

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue. Il y a des plis dans le milieu des pages.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



L'ALBUM

DES

FAMILLES

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Littérature, Histoire, Biographies et Legendes.



PROGRESSIVE
JUN.

1881.

PRIX \$2.00 par Année.

Agents de l'ALBUM des FAMILLES.

PROVINCE DE QUÉBEC.

Villes.	Agents.
Québec.....	Et. Légaré, 378, rue St Joseph, St Roch
Montréal.....	I St Amour, 344, rue Amherst
Trois-Rivières.....	P L Hubert, Not.
N.-D. de Lévis.....	Elzéar Bédard
Rimouski.....	Alph Couillard
Sherbrooke.....	M. Richer, libraire
Sorel.....	J O Dauphinais.
St-Jean Dorchester.....	Jean Bourguignon
Saint-Hyacinthe.....	M. Charpentier, Agt. de journaux.
Chicoutimi.....	Alf Godin

CAMPAGNES.

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Arthabaskaville.....	Arthabaska.....	Aimé Dion
Anse Saint-Jean.....	Chicoutimi.....	Didier Houde
Beauharnais.....	Beauharnais.....	J A Lapointe,
Cap Santé.....	Portneuf.....	S Delisle
Deschambault.....	Portneuf.....	J Arthur Matte
Hull.....	Ottawa.....	J O Laferrrière
Isles de la Madeleine.....	D Paquet, Inst	
Joliette.....	Joliette.....	Albert Gervais
Kamouraska.....	Kamouraska.....	P C Dupuy
La Patrie.....	Compton.....	Régis Dumoulin
L'Acadie.....	Saint-Jean.....	Jos H Roy, fils
Longueuil.....	Chambly.....	FX Valade
Lotbinière.....	Lotbinière.....	Maxime Lemay
Maskinongé.....	Maskinongé.....	Joseph Déziel
Plessisville et St Calixte.....	Arthabaska.....	F Deguise
Rivière du Loup.....	Témiscouata.....	V Chamberland
Rivière du Loup.....	Maskinongé.....	L T Rivard
Sault-au-Récollet.....	Hochelaga.....	J B Beauchamp
Sandy Bay.....	Rimouski.....	Ls Déchéne
Stanford.....	Arthabaska.....	Donat Duvert, fils.
St Anne Lapoc.....	Kamouraska.....	Geo L'Évêque
St Charles.....	Bellechasse.....	P P Dalaire
St Colomb (Sillery).....	Québec.....	Félix Langlois
Saint Donat.....	Rimouski.....	Clovis Morneau

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Saint Eustache.....	D.-Montagnes.....	Daniel Ethier
St Ephrème de T. Beauce.....	Frs Bilodeau	
St George de Wd. Richmond.....	J B G Millette	
Saint Henri.....	Lévis.....	G Roy
Saint Hughes.....	Bagot.....	E Lafontaine
St Jac. le Mineur.....	Larprairie.....	J O Poirier, M de P
Saint Jude.....	St Hyacinthe.....	Frs Lessard
Saint-Michel.....		
Saint-Vallier.....	Bellechasse.....	Alphonse Gingras.
Beaumont.....		
St Michel des Sts.....	Berthier.....	Rv M Chas Larose
Saint Nicholas.....	Lévis.....	L Fréchette, jr
Saint Romuald.....	Lévis.....	Joseph Fortin
Sainte Rose.....	Laval.....	A E Léonard
Ste. Sholastique.....	D.-Montagnes.....	J. H. Leroux.
Saint Tite.....	Champlain.....	J N Buist
Thetford.....	Mégantic.....	John Doyle
Wotton.....	Wolfe.....	J H C Lajoie

Localités.	Etats.	Agents.
Fall River.....	Massachusetts.....	H R Benoit.
Hebronville.....	Massachusetts.....	A. Huot.
Holyoke.....	Massachusetts.....	Anthime Bourdon.
Hudson.....	Massachusetts.....	T Lacroix, boulian.
Indian Orchard.....	Massachusetts.....	Jos. Bengie,
Keene.....	N. Hampshire.....	Gilbert Paré.
Lake Linden.....	Michigan.....	Denis L. Augé.
Lawrence.....	Massachusetts.....	Dr Jos Desmarais, 126 Lowell Str.
Lewiston.....	Maine.....	Isaac N. Leclerc.
Lowell.....	Massachusetts.....	J S Lapierre.
Malone.....	New-York.....	Joseph Ménard.
Manteno.....	Illinois.....	L A Towner.
North Adams.....	Massachusetts.....	A N Gélinau, Agt d'Assurance.
N. Grosvenordale.....	Connecticut.....	L P Lamoureux.
Northampton.....	Massachusetts.....	Dr L B Niquette.
Putnam.....	Connecticut.....	Hector Duvert.
Rochester.....	New York.....	Gust Thibodeau, No. 9 Marshall St.
Spencer.....	Massachusetts.....	Geo Fontaine, fils.
St Albans.....	Vermont.....	Dr G Thibault.
Three-Rivers.....	Massachusetts.....	William Bengie.
Vermillonville.....	Louisiane.....	A. H. Monnier, jr.
Ware.....	Massachusetts.....	Anthime Bourdon.
Webster.....	Massachusetts.....	Christopher Dubé.
West Rutland.....	Vermont.....	Nap Léonard.
West Warren.....	Massachusetts.....	Etienne Bouthillier
Winooski.....	Vermont.....	Alphonse Dubuc.
Worcester.....	Massachusetts.....	P J Martin.
Woonsocket et Manville.....	Rhode Island.....	C Tétrault.

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Shippagan.....	Gloucester.....	Henri A Sormany
----------------	-----------------	-----------------

MANITOBA.

Saint Boniface.....		M. Adjuvator Gauvreau.
Winnipeg.....		

ETATS-UNIS.

Localités.	Etats.	Agents.
Albany.....	New-York.....	Gilb J Léveilly, 15, North Lansing Str
Aurora.....	Illinois.....	Louis Raymond
Biddford.....	Maine.....	L N Chartier
Burlington.....	Vermont.....	Israël Couture
Central Falls.....	Rhode Island.....	Zoël Choquette
Chicago.....	Illinois.....	Philias Baillargeon, No. 305, 13th Place
Chicopee.....	Massachusetts.....	Geo. P. Benoit.
Chicopee Falls.....	Massachusetts.....	Wilfrid St-Amour.
Cohoes.....	New-York.....	Joseph Desrosiers.
Danielsonville.....	Connecticut.....	J. T. Bréault.
Détroit.....	Michigan.....	Ed. Racicot.

LONDRES, (ANGLETERRE).

MM. Henry F. Gelling & Cie.,..... 449, Strand.

PARIS, (FRANCE.)

A la Librairie Religieuse de M. A. Sauton, 41, rue du Bac.

SOMMAIRE DES MATIERES.

	PAGES.
Littérature.	
L'enfant Mystérieux, roman canadien, (suite) par V. Eugène Dick.....	161
La Fille du Juif Errant, (suite), par Paul Féval.....	169
Les Chevaliers de la Croix Blanche, (suite), par Chas. Buet.....	177
Poésies.	
Scène, par Valmont.....	168
A la Vierge du Cap Trinité (Saguenay), par Q. R**.....	168
Beauté, Esprit et Vertu.....	185
Un Ange au Ciel.....	186

	PAGES.
BIOGRAPHIE.	
L'hon. L. H. Langevin.....	185
Collaboration.	
Causerie sur les manies de quelques grands hommes, (suite et fin), par Ed. Rousseau.....	186
L'Honneur! par A. L. Desaulniers.....	188
Chronique.	
Les Canadiens du Massachusett, par Cara Limpia.....	191

	PAGES.
Maximes et Pensées.	
Pensées diverses.....	185-187
Gravures.	
Le Juif Errant à Lamballe.....	171
La route de Luynes.....	173
L'Incendie,.....	175
Raphaël prêtant serment.....	180
Départ pour la Montagne.....	183
Informations Spéciales.	
A nos lecteurs.....	191
Nos Illustrations.....	192
Entendons-nous.....	192
Souscription spéciale.....	192

ABONNEMENT.

Le Prix est de

82

PAR ANNÉE,

Payable d'avance.

L'ALBUM DES FAMILLES

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.

ADMINISTRATION

S'adresser à

Mr. le DIRECTEUR

DE

l'Album des Familles.

OTTAWA.

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

LITTÉRATURE.

[POUR L'Album des Familles.]

L'ENFANT MYSTÉRIeux

PAR

V. EUGÈNE DICK.

(Suite.)

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE X.

Où la mère Démone passe de main en main.



peu près vers onze heures de la même nuit, une scène bien étrange se passait chez Ambroise Campagna.

La maison de ce dernier, au lieu d'être située comme celle de Pierre Bouet au sud du chemin, s'élevait du côté nord, adossée à un renflement de terrain qui court parallèlement au fleuve pour aller se confondre avec les berges de la rivière Dauphine. De même que la plupart des habitations de l'île d'Orléans, elle était en pierre, basse de carré et à toit aigu, — le tout blanchi à la chaux.

Grâce à la disposition du terrain et au peu d'élévation des pans, on comprend que le côté de la maison regardant le nord offrait bien moins de développement que celui qui donnait

sur le chemin royal. A moitié enfoncée sous la terre, cette façade n'avait guère plus de six pieds de hauteur, de façon qu'un homme de taille ordinaire pouvait aisément atteindre le rebord de la toiture en allongeant seulement le bras. Du reste, ce côté de la maison était presque entièrement caché par de hauts pommiers, dont quelques-uns des rameaux pendaient même jusqu'au-dessus du toit.

C'était charmant, mais aussi — avouons-le — excessivement commode pour les voleurs ou les malfaiteurs qui auraient voulu s'introduire chez maître Campagna, par la petite lucarne, dont on pouvait voir la lumière discrète filtrer à travers le feuillage qui l'enguirlandait.

Telle était du moins l'opinion de deux compères de notre connaissance, les frères Pape, qui embusqués sur la crête de la colline, observaient avec une attention soutenue et la maison et ses abords.

On sait ce que venaient faire là les deux coquins : ils s'agissaient pour eux de gagner les deux cents piastres extorquées à Antoine, moyennant la condition d'enlever la Démone cette nuit même.

Or les circonstances semblaient favoriser singulièrement l'opération. Ambroise était retenu hors de chez lui par la maladie de Pierre Bouet, et, sans doute, sa mère ne manquerait pas de visiter, elle aussi, ne fût-ce que cinq minutes durant, le pauvre malheureux qui se mourait à quelques arpents de là... La vieille resterait seule, et alors tout irait comme sur des roulettes.

En attendant cette éventualité, les Pape se tenaient cois sous le feuillage qui leur servait d'abri, épiant du regard le moindre mouvement, prêtant l'oreille au plus léger bruit...

Ils sont là depuis une bonne heure quand nous les rejoignons. Et cependant rien encore n'est venu confirmer leur petit calcul... La mère Campagna ne bouge pas, à en juger du moins par l'immobilité des bandes

lumineuses que projettent les fenêtres des pignons.

Dans les environs, le silence n'est troublé que par la conversation des chiens qui se répondent d'une ferme à l'autre ou par le miaulement batailleur des matous en quête d'aventures.

La nuit est noire. Quelques rares étoiles pointillent la voûte du ciel. Le vent se tait. Seuls les ruisseaux babillent sur leurs lits de cailloux ou bruissent à travers le gazon constellé de marguerites.

Minuit va bientôt sonner.

Jean Pape appelle son frère, en observation à quelques pas de lui sur la maîtresse branche d'un pommier.

— Hé ! garçon !

— Qu'est-ce, que c'est ?

— Rien ne bouge ?

— Pas un chat.

— Vois-tu chez Pierre Bouet ?

— Oui ; depuis longtemps les lumières ne marchent plus : tout le monde doit être dans la cuisine.

— Ce serait le temps d'agir, mais il y a cette vieille folle de mère Campagna qui s'obstine à ne pas sortir...

— Il faut en prendre notre parti, elle ne s'absentera pas. D'ailleurs, elle doit dormir.

— Et le chien d'Ambroisé ?

— Là-bas, avec son maître probablement, car il ne donne pas signe de vie.

— La chance est pour nous. Alons, descends de ton arbre et va un peu voir ce qui se passe dans la maison. Faisons vite : il n'y a plus à barguiner.

Le plus jeune des Pape se laissa tomber de son observatoire et, se faufilant au milieu des arbres fruitiers, arriva jusqu'au-dessus de la maison. Comme il n'y avait pas de fenêtre sur le derrière, il se glissa le long du pignon qui regardait l'est et alla coller son œil à une des vitres du chassis qui éclairait la cuisine.

Tout était silencieux et immobile dans la pièce. La chandelle ne jetait plus qu'une faible lueur, au centre de laquelle se détachait en rouge-feu la mèche épaisse et charbonnée.

Près de la table et ramassée dans son grand fauteuil de bois blanc, la mère Campagna dormait, son *tricotage* sur les genoux.

Baptiste Pape remonta vite auprès de son frère.

— C'est le temps, dit-il... La bonne femme dort, le chien est absent, et il n'y a pas un être vivant dans le chemin.

— Allons ! fit Jean. Mais soyons prudent et procédons avec ordre. D'abord il est entendu, que c'est toi qui grimpe sur mes épaules et pénètre dans la maison par la lucarne.

— Je sais, je sais... Tu as toujours le soin de m'envoyer en avant, c'est connu.

— Une fois dans la place, continua Jean sans relever l'observation, tu marche doucement à la vieille, tu l'enroules dans la couverture de laine, tu lui attaches la corde sous les bras et tu me passes le paquet en le faisant glisser par la lucarne...

— Oui, oui... grommela Baptiste avec impatience, encore une fois, je sais tout cela par cœur.

— Fort bien, conclut imperturbablement l'aîné. Quand tu m'auras remis la vieille sans encombre, ton rôle sera fini et le mien commencera. Allons.

Les deux frères jetèrent un dernier regard sur la route, à droite et à gauche, puis se dirigèrent à pas de loup vers la maison. Arrivés au pied du mur, juste au-dessous de l'unique lucarne de ce côté de la toiture, Jean s'arc-bouta sur ses jambes, inclina quelque peu le buste et se tint immobile, pendant que son frère lui grimpa d'un bond sur les épaules.

Une fois qu'il eut pris son aplomb, Baptiste se redressa lentement et approcha sa figure du vitrage.

Voici ce qu'il put voir :

Le grenier était séparé en deux compartiments par une cloison transversale. Dans la pièce située en face de la lucarne, une chandelle fumeuse achevait de se consumer dans un chandelier de fer blanc placé sur un grand coffre, servant de table. A quelques pas de ce luminaire primitif, et près d'une couchette basse où un lit propre était dressé, la Démonne se tenait accroupie sur ses talons, tournant le dos à la fenêtre. Elle avait les mains jointes sur ses genoux et se laissait bercer par ce balancement inconscient qu'on remarque chez certaines vieilles personnes dont l'esprit court les rues.

Dormait-elle ? Veillait-elle ?

C'est ce que Baptiste Pape eut été bien en peine de décider, s'il se fût arrêté à cette question. Mais il avait vraiment bien autre chose à s'occuper !...

D'abord, le chassis de la lucarne

était-il fermé en dedans au moyen de targettes ou de taquets ?... Faudrait-il l'ouvrir de force, faire du bruit, éveiller les femmes, recourir enfin aux grands moyens ?

C'était à voir.

Baptiste imprima au vitrage une légère poussée : il céda et, tournant sur ses couplets, démasqua complètement l'intérieur du grenier.

Cela s'annonçait bien.

L'estronté garçon jeta un nouveau regard dans le grenier et constata que la tireuse de cartes n'avait pas interrompu son balancement ; puis il enjamba prestement l'appui de la croisée et retomba sur ses pieds nus à l'intérieur.

Il n'avait pas fait plus de bruit qu'un chat.

Le pire était mené à bien, pensait-il... Il n'avait plus qu'à dérouler la couverture qui lui ceignait les reins et à fondre silencieusement sur sa proie pour l'en envelopper...

Mais il contait sans son hôte !

Comme il s'avancait sur la pointe des pieds, la couverture étendue au bout des bras, la porte du chemin s'ouvrit rapidement et un bruit de pas retentit à l'étage inférieur. Deux ou trois paroles s'échangèrent, puis l'escalier communicant au grenier craqua sous le poids d'une personne qui la montait...

Une minute à peine avait suffi à tout cela... Les pas s'approchaient ; la porte de communication entre les deux pièces du grenier allait s'ouvrir.

Et Baptiste Pape, pris à l'improviste, étourdi, ne sachant où se fourrer, était toujours là, debout, immobile, les bras tendus !

Il n'avait ni le temps de retourner sur ses pas, ni celui de chercher un recoin où se dissimuler.

Lui, si inventif d'ordinaire, il allait se faire prendre comme un renard par une poule !

Cependant il obéit au sentiment instinctif qu'on éprouve en pareille occurrence... il se fit petit, s'écrasa, se pelotonna à l'endroit même où il se trouvait, c'est-à-dire près du pied de la couchette...

Puis il ramena par-dessus sa tête la couverture qu'il destinait à la Démonne et attendit l'orage.

La porte s'ouvrait à l'instant même.

Ambroise Campagna— car c'était lui— se pencha jusqu'à mi-corps par l'entrebaillement et dit :

— Je vous avais promis des nouvelles, la mère : ça va mieux !

— Ah ! merci ! fit la vieille, qui avait relevé la tête.

Puis elle ajouta :

— Il a repris connaissance, hein ?

— Non, pas encore, mais ça ne tardera guère.

— Que Dieu le veuille !... Je viens de dire un chapelet pour lui.

— Vous vous fatiguez, la mère... A votre âge, il ne faut pas veiller si tard ; couchez-vous.

— Oh ! quand ça me fatiguerait, murmura la centenaire, ce serait bien peu pour expier le mal que j'ai fait...

— Vous avez bonne volonté, ça suffit !... le bon Dieu n'en demande pas davantage, répliqua Ambroise.

Puis, apercevant la fenêtre ouverte, il alla la refermer, en disant :

— L'air est frais, la mère : il ne faut pas laisser comme ça le vent du nord pénétrer ici, ou gare les rhumatismes !

Et il se retira, sans avoir seulement remarqué la masse grisâtre qui gisait au pied du lit.

Quelques minutes après, on l'entendit ouvrir et refermer la porte du chemin ; son pas résonna sur le sol durci de la route...

Il retournait chez Pierre Bonet.

— Hem ! fit à part soi Baptiste Pape, en soulevant sa couverture pour risquer un œil, je crois sincèrement que je l'ai paré belle !... Enfin, c'est passé... mais quelle peur j'ai eu, grand saint Jean-Baptiste, mon patron !

Tout en faisant ces réflexions, il s'était mis sur les mains et les genoux — à quatre pattes, comme on dit vulgairement — et observait la vieille.

Celle-ci allait et venait dans la pièce, courbée presque en deux, furetant ci et là, marmottant des phrases déconstruites... Tout à coup, elle aperçut cette masse informe qui venait de surgir près de son lit... Interdite, elle s'approcha pour reconnaître par le toucher ce que ce pouvait être...

Mais la masse s'agit aussitôt, grandit, s'avança à sa rencontre et s'abatit sur la Démonne avant même qu'un cri eût eu le temps de jaillir des lèvres de la pauvre femme.

En un tour de main, la vieille fut enroulée dans la couverture et une corde se trouva nouée sous ses bras.

Le reste n'eût plus que jeu d'enfant.

Le coïsis— car c'en avait toute l'apparence— fut passé par la lucarne, reçu dans les bras de Jean Pape et aussitôt transporté sur la colline, au milieu des arbres du verger.

Baptiste Pape, après avoir soigneusement refermé le chassis de la lucarne, sauta à terre et rejoignit son frère.

Le cadet était de fort mauvaise humeur contre son aîné, qu'il accusa violemment de l'avoir exposé par sa négligence à être surpris en flagrant délit.

— Tu étais en bas pour guetter, disait-il... Pourquoi ne pas m'avoir fait le signal convenu ?

— Pour la bonne raison, répondit Jean, que je n'ai rien entendu venir.

— Tu mens ! répliqua Baptiste... Tu voulais me laisser dans le pétrin pour t'emparer de ma part dans nos épargnes !

— Es-tu bête ! ricana Jean... Comme si, une fois compromis, tu ne m'aurais pas dénoncé !

— Pour ça, tu devais t'y attendre.

— Et, d'ailleurs, crois-tu que j'aurais sacrifié avec toi les cent piastres qu'Antoine doit nous compter la nuit prochaine, au reçu de la vieille ?

Cette dernière raison convainquit Baptiste.

— Au fait, c'aurait été folie ! grogna-t-il.

Et l'incident fut oublié.

Au reste, la réussite complète de leur audacieux enlèvement contribuait beaucoup à rendre les deux vieux garçons accommodants. Sans cette circonstance, en effet, ils n'auraient pas manqué d'en venir aux mains comme d'habitude.

On se mit en route pour la grève, Baptiste précédant en éclaireur, et l'on arriva sans encombre à une petite anse, au fond de laquelle un *flat* était tiré sur le sable.

La Démone fut déposée à l'arrière de l'embarcation, et Jean Pape défit quelque peu la couverture pour lui procurer de l'air et la faire revenir à elle.

Puis les deux coquins traînèrent leur *flat* jusqu'à la mer et, s'emparant chacun d'un aviron, voguèrent avec rapidité dans la direction du bout de l'île.

Tout marchait à merveille. La nuit était obscure. Pas une âme sur le fleuve. Pas un bruit suspect sur toute la ligne des masses sombres que l'embarcation côtoyait.

Au large et en avant, le fleuve immobile scintillait ça et là, réfléchissant le rayon de quelque rare étoile.

On approchait de la pointe rocheuse qui termine l'île, et l'on allait bientôt s'engager contre courant le long de la rive septentrionale...

Les Pape allumèrent leur pipe, laissant aller le *flat* au fil de l'eau.

— Hein ! garçon, dit l'aîné en retroussant ses manches, c'est maintenant qu'il va falloir nager ferme.

— Bah ! fit Baptiste, ce n'est qu'un petit mille contre le courant, après tout.

— Oui, mais le *baissant* est rapide en diable autour de ces pointes.

— Que veux-tu ?... On ne gagne pas deux cents piastres à regarder couler l'eau sous les ponts.

— Ça, c'est vrai. Gare nous y voici.

Le *flat* arrivait alors près de l'extrémité d'une langue de rochers assez élevés, près desquels le courant se précipitait avec la rapidité d'un torrent.

A grand renfort de coups de rames, le courant fut coupé et la pointe doublée.

Hourra ! ça y est !

Mais voici bien une autre affaire !..

Un canot, jusque là abrité par les rochers, sur la rive nord, apparut tout à coup.

Un homme, armé d'un fusil, se tient debout au fond de cette embarcation postée là comme à dessein, et une voix gutturale crie :

— Aoh ! qui vient là ?

Jean Pape répond, après un instant d'hésitation.

— Pêcheurs !

— D'où ? répond la voix.

— Qu'est-ce que ça vous fait ? riposte Baptiste, peu endurant de sa nature.

— De Saint-François ! répond Jean. Nous allons relever notre poisson. Et vous ?

— Filons, filons ! murmure Baptiste avec impatience : nous n'avons pas de compte à rendre au premier venu qui se permet de nous questionner.

Et il appuie avec force sur sa rame.

Jean en fait autant de son côté.

L'embarcation vole et dépasse le canot.

— *Stope !* s'écrie l'inconnu d'un ton impérieux.

— Va au diable ! lui réplique Baptiste, redoublant d'efforts et engageant son frère à nager ferme.

— Au secours ! au secours ! glapit presque en même temps une voix perçante, partie de l'arrière du *flat*.

C'est la mère Démone qui, revenue à elle, se débat dans ses liens.

— Arrêtez, ou je tire ! reprend l'homme du canot, faisant craquer la batterie de son arme à feu.

— A moi ! à l'aide !... On veut m'assassiner ! continue la voix de femme.

— Vieille enragée, te tairas-tu ? gronde Baptiste, qui bondit sur la Démone et cherche à la baillonner.

Mais la sorcière a le temps de jeter un dernier cri :

— Au meurtre !... Aïe !

Pendant cette courte lutte, le canot, vigoureusement conduit, s'est rapproché jusqu'à une couple de longueurs.

L'homme qui le monte — une sorte de géant bizarrement accoutré — se tient toujours debout, son fusil entre les jambes et un immense aviron à la main.

— Que voulez-vous ? demanda Jean Pape, renonçant à fuir et contenant à grand-peine son bouillant frère.

— D'abord, que vous m'attendiez, répond l'inconnu.

— C'est fait. Ensuite ?

— Secondement, que vous me disiez quelle est cette femme qui appelle au secours, et ce que vous en voulez faire.

— Vous êtes bien curieux, l'ami !

— J'attends ! fait l'inconnu d'une voix brève.

— Eh bien ! c'est notre parente, une pauvre folle qui s'est échappée dans la journée d'hier et que nous ramenons au logis.

— Veux-tu qu'elle te dise la bonne aventure ? demanda la voix goguenarde de Baptiste.. Elle est sorcière, notre parente ; elle tire aux cartes et peut t'apprendre au juste quel jour tu seras pendu.

— Aoh ! grommela l'homme au canot, à qui ce mot de sorcière fit dresser l'oreille.

— Imbécile ! souffle Jean Pape à l'oreille de son frère, pourquoi ne pas lui dire de suite qui elle est !

Puis s'adressant à son premier interlocuteur :

— Eh bien ! l'ami, nous permettez-vous de continuer notre route ?... Etes-vous content ?... Bonne nuit, alors !

Et les rames tombant à l'eau portèrent le *flat* à une bonne distance du canot. Mais ce dernier, en quelques coups d'aviron, l'eut bientôt rejoint.

Le grand diable au fusil, ne voulant pas avoir à renouveler une pareille chasse, mit les deux Pape en joue et leur dit froidement :

— Les rames à bord et répondez nettement, ou je vous envoie une balle dans la tête, foi de Sauvage !

Les ravisseurs de la Démone obéirent, cette fois, sans se faire prier. Ils venaient d'entrevoir la figure de celui qui commandait si impérieusement, et chacun d'eux s'était aussitôt fait cette réflexion : " C'est le Sauvage dont nous a souvent parlé Antoine, c'est Tamahou ! "

Or, ils n'ignoraient pas que le montagnais de l'île à deux têtes était homme à mettre sa menace à exécution.

Ils rentrèrent donc leurs rames, maugréant contre leur mauvaise étoile qui leur avait ménagé une pareille rencontre.

Tamahou — car c'était lui, en effet — n'en continua pas moins à les tenir en joue, pour leur éviter la tentation même de mentir.

— L'un de vous, dit-il, affirme que cette femme est sorcière et qu'elle lit dans les cartes la destinée des hommes, est-ce vrai, cela ?

— C'est vrai ! affirma Jean Pape, à qui le grand fusil en imposait singulièrement.

— Quel est son nom ? demanda Tamahou.

Les Pape hésitèrent dix secondes....

— Prenez garde !... Votre vie dépend de la réponse que vous allez faire.... fit observer tranquillement le Sauvage.

Jean Pape eut peur....

-- La Démone ! dit-il.

— Aoh ! fit Tamahou avec une étrange satisfaction.... Je m'en doutais, et ce brave Antoine n'a pas menti à sa femme, lorsqu'hier soir il lui a appris que la sorcière vivait... J'ai bien fait de l'épier... Me voilà tout à fait payé de mes peines et sur le chemin de la petite vengeance que je lui ménage.

Puis tout haut :

— Mes bons amis, pour vous dédommager du retard que je vous ai valu, je vais me charger de cette femme qui est un embarras pour vous, de cette pauvre folle qui s'échappe comme ça du logis, qui vous force à courir la nuit sur le fleuve, qui crie au meurtre, qui est enfin une source d'ennui pour ses excellents parents... J'en aurai bien soin, parole de montagnais... Allons, passez-la-moi, et vite, je suis pressé.

Les Pape, eux, ne l'étaient pas, pressés. Ils se regardaient avec des figures longues d'une aune, ne sachant quel parti prendre.

Mais le terrible Sauvage braqua sur eux son long fusil avec un air si déterminé, qu'il fallut bien en passer par ce qu'il voulait.

La Démone fut déposée dans le canot, et Tamahou s'éloigna aussitôt en criant aux deux vieux garçons ahuris :

-- Dites à Antoine Bouet que son ami Tamahou n'est pas mort, comme il le croit, sans doute, et que j'aurai le plaisir de lui prouver avant peu que je suis bien vivant.

Et il disparut dans l'obscurité qui planait sur le fleuve.

Les Pape rentrèrent chez eux tout penauds et pensant que leurs cent dollars étaient passablement aventurés.

CHAPITRE XI.

Dans lequel Antoine, roulé et déçu, prend une terrible résolution.

Dans la soirée qui suivit, Antoine fit son apparition.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— L'affaire est dans le sac.

— Vous avez réussi ?

— A merveille.

— Personne ne vous a vus ?

— Pas un chat.

— Mes compliments.... Où est-elle ?

-- Au fond de l'eau.

— Comment, au fond de l'eau ?

— Eh oui ! mon cher, elle est en train de servir de pâture aux anguilles qui hantent la pêche de Barnabé Singelais.

— Ça ne les engraissera pas, les anguilles ! observa sournoisement Baptiste.

— Elle n'est donc pas ici ?... Vous l'avez donc noyée ?... s'écria le beau parleur.

— Tout doux, tout doux, mon garçon ! fit Jean avec une horreur comique... elle s'est noyée toute seule, s'il vous plaît.

— Dieu merci, appuya Baptiste d'une voix dolente, nous n'avons pas ce meurtre-là sur la conscience !

Antoine regarda les deux coquins avec une défiance mal dissimulée. Ils ne surveillèrent pas. En prévision de ce qui arrivait, ils s'étaient mutuellement fait la langue et avaient arrangé leur petite histoire.

— Ah ! ah ! dit Antoine après un court silence, voilà qui modifie singulièrement ma position vis-à-vis de vous.

— Non pas, fit Jean.

Si, si. Je vous ai donné cent piastres pour enlever la Démone et vous en ai promis cent autres pour l'amener ici, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, mais il y a eu impossibilité.... rétorqua Jean.

— Force majeure ! appuya Baptiste.

— Or, je ne sais même pas si vous avez gagné la somme que je vous ai compléée de confiance.. continua Antoine. Quelle preuve, autre que la présence de la vieille elle-même, pouvez-vous me donner ?

— En voici une ! répondit le plus jeune des Pape, en présentant au beau parleur un petit objet, dont celui-ci s'empara pour l'examiner.

C'était une bague en étain, que Baptiste, toujours prévoyant, avait arraché à la Démone avant de la livrer au Sauvage.

Antoine la tourna et retourna en tous sens et ne put s'empêcher de déclarer :

— En effet, cette bague appartient à la Démone. Je la lui ai vu mainte fois. Mais comment as-tu pu t'en emparer ?

— C'est bien simple, expliqua Baptiste... Quand la bonne femme s'est tout à coup précipitée dans le fleuve, sans crier gare, je l'ai un instant retenue par une main... Mais elle a brusquement retiré son bras, et le joujou m'est resté... Puis plus rien,

bonsoir ! Elle n'a pas seulement reparu.

— Pas étonnant, fit observer Jean. La pauvre vieille n'avait plus que les os.... et les os, ça cale.

Antoine hochait la tête... Il était à demi convaincu. Pourtant il aurait bien voulu une preuve, une preuve indiscutable.

Jean Pape la lui promit.

— Tu doute encore un peu, mon garçon ? dit-il...

— J'avoue que je préférerais...

— Ecoute, Antoine... Pour le convaincre tout à fait, tu n'auras qu'à t'assurer par toi-même que la lumière a disparu du grenier où logeait la Démone....

— En effet, ce serait une présomption....

— Cette présomption se changera en certitude quand tu verras Ambroise l'accuser de lui avoir enlevé la vieille.

— Pour le coup, je ne douterai plus ! s'écria le beau parleur.

— Ça ne tardera guère, conclut Jean Pape. En attendant, observe bien ton homme, et tu l'apercevras vite qu'il a " perdu un pain de sa fournée."

— Ainsi ferai-je, et, pas plus tard que demain, je serai fixé, répliqua Antoine. Tout de même, ajouta-t-il, je n'aurais pas été fâché de questionner la Démone pour savoir si elle a jasié.

— Inutile, mon garçon, tout à fait inutile !... assura Jean Pape avec une conviction parfaitement jouée... La pauvre vieille était folle comme le balai et ne disait pas deux mots ayant du bon sens.

— En ce cas, tout est pour le mieux, et il ne me restera plus qu'à payer quand j'aurai constaté par moi-même que la prisonnière d'Ambroise est réellement disparue, déclara le beau parleur, se levant pour partir.

Les Pape firent bien un peu la grimace, mais durent se contenter de cette promesse, — heureux encore d'avoir roulé aussi facilement leur complice.

Antoine régagna son logis par le plus court, à travers champs et bois.

Il allait gaillardement, ouvrant sans fatigue le compas de ses longues jambes et se disant à lui-même une foule de choses encourageantes pour le succès final de ses machinations. Cette affaire de la Démone, surtout, lui semblait avoir reçu la meilleure solution possible, solution qui lui savait une forte somme ; car il se promettait bien de ne plus donner un sou à ces coquins de Pape.

Désormais il allait pouvoir manœuvrer plus librement, sans avoir à redouter l'intervention possible de

cette sorcière de malheur envers laquelle il se sentait des torts. Cette femme, en effet, ce complice qui en savait long, aurait pu devenir entre les mains de Campagna une arme redoutable en cas de lutte ouverte; et la sachant vivante, irritée contre lui, Antoine n'aurait osé rien entreprendre dans la crainte de briser ce fil retenant cette épée de Damoclès suspendu au-dessus de sa tête.

Maintenant — grâce, il est vrai, à un sacrifice indispensable d'argent — la Démonie avait emporté ses secrets dans le royaume des poissons, d'où ils ne sortiraient certes jamais.

Tout était donc pour le mieux de ce côté-là.

Restait le père Bouet, revenu à la vie, sinon à la santé. Quelle chance perdue ?..... Pourquoi l'apoplexie, qui fauche si souvent de jeunes existences, avait-elle respecté ce vieillard à héritage !

Une affaire si habilement montée, poursuivie avec tant de patience arrivée même jusqu'à la catastrophe qui en était l'objectif, rater comme cela au dernier moment !... Une mine si bien chargée, faire long feu, ne causer que d'insignifiants dégâts !

C'était ce qui s'appelle n'avoir pas de chance.

Telles étaient les pensées et les regrets coupables de cet homme en proie aux harpies du crime.

Pourtant il lui restait une consolation dans son *fiasco*, c'est qu'il était toujours l'héritier légitime du père Bouet, celui-ci n'ayant pas fait de testament. Antoine le croyait, du moins.

Mais, hélas ! cette consolation devait lui être enlevée le lendemain, comme on va le voir, et enlevée encore par son plus mortel ennemi.

Antoine, en sa qualité d'hussier, venait de servir une assignation dans le haut de la paroisse, lorsqu'en passant vis-à-vis de la maison d'Ambroise Campagna, il fut apostrophé de la sorte par ce dernier :

— Hé bien ! maître Antoine Bouet, tu as donc encore fait des tiennes l'avant dernière nuit ?

— Comment cela ? que veux-tu dire ? demanda-t-il, s'arrêtant brusquement.

Oh ! tu me comprends parfaitement, va ! reprit Campagna, s'efforçant de dominer sa colère.

— Je comprends que tu veux m'insulter, comme d'habitude, et qu'il est grand temps que cette démanigaison-là se passe, sinon...

— Sinon quoi ? fit Ambroise menaçant.

Et comme l'autre faisait mine de passer son chemin sans répondre :

— Tu me tordras le cou, peut-être ?

acheva-t-il ; oh ! mais c'est que je ne suis pas une vieille femme de cent ans, moi !... J'ai des mains pour l'étrangler, des pieds pour te casser les os, des dents pour broyer les chairs !... Je puis donc parler sans crainte ; tu ne me feras pas comme à la mère Démonie !

Et Ambroise, pris d'une colère terrible, les poings serrés, grinçant des dents, semblait prêt à bondir sur l'hussier.

Celui-ci eut peur. Il bégaya :

— Tu es fou, mon pauvre Campagna, ou tu as trop bu. Rentre chez toi, ce sera mieux, car je pourrais t'en faire conter gros pour me menacer comme ça quand je suis dans le chemin du roi.

— Ah ! oui, tu me feras un procès, n'est-ce pas ?... reprit Ambroise avec un ricanement ironique... je m'en moque, de tes procès... Veille plutôt sur toi-même car la justice t'attend pour te faire danser au bout d'une corde.

Ambroise sentit un petit frisson lui courir par tout le corps. Pourtant il se raidit contre cette sensation désagréable et répliqua sur un ton badin :

— Moi ! un huissier de sa majesté !... Ce serait drôle, satané chien !

— Oh ! oui, bien drôle, va !.. Mais ça ne peut manquer d'arriver, continua Ambroise. La main de Dieu finira par s'appesantir sur un monstre tel que toi ; et tu as beau faire disparaître les témoins de tes crimes, il surgira de terre, s'il le faut, quand le moment sera venu.

— Bon ! se dit Antoine, les Pape ne m'ont pas trompé : la vieille a bel et bien été dénichée !

Puis tout haut :

— Tu prêches bien, maître Ambroise, mais tu as le tort de ne pas te faire comprendre des gens simples comme moi.

— Oui-dà ! fit Campagna, tu veux que je mette les points sur les *i* ? Eh bien ! tu vas être satisfait. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai deviné tes agissements et ce but que tu poursuis.

— Voyons cela.

— C'est l'héritage de ton frère que tu convoites, misérable. Tu veux l'arracher à sa fille adoptive, et tous les moyens te sont bons.

— Pas possible ! Ensuite ?

— Tu as commencé par faire enlever l'enfant ; mais la Providence a déjoué tes infâmes calculs, et le capitaine Hamelin a été son instrument...

— Bel instrument, en vérité !... un contrebandier ! un voleur ! fit Antoine en haussant les épaules.

— Ne dis pas de mal de ce jeune homme, vil coquin que tu es !... C'est bien assez de l'avoir trahi,

— Allons, voilà que j'ai vendu celui-là, maintenant ! S'il lui arrive de se noyer, vous verrez que ce sera moi qui l'aurai jeté à l'eau.

— Oh ! tu en serais bien capable, mais tu es trop lâche pour te frotter à lui. En attendant, tu complotes, ou plutôt tu as comploté la mort de ton frère, une mort assez prompte pour l'empêcher de faire un testament.

— Ah ! bah ! tu badines ! goguenarda Antoine, redevenu tout à fait maître de lui, je serais aussi habile criminel que cela !... Tu exagères, Ambroise : trop de zèle !

Cette fois encore, continua celui-ci sans relever le persiflage, tu as manqué ton coup, car Pierre n'en mourra pas ; mais aurais-tu réussi dans tes calculs coupables, que tu n'en serais pas plus avancé...

— Pourquoi donc ? interrompit vivement Antoine, sortant avec impudence de son ton badin.

— Pourquoi ?... Hé ! parce que le testament de ton frère est fait depuis le jour même où Marianne a dicté le sien au notaire... J'ai signé sur les deux comme témoin.

Le beau parleur fut étourdi par ce coup imprévu... Un instant, il demeura comme paralysé... Puis tout à coup il bondit, fit un geste menaçant et s'écria, oubliant toute réserve :

— C'est faux !... Tu mens ! Mon frère n'aurait pas osé faire un acte aussi monstrueux !

— Ah ! ah ! fit Ambroise, je ne me trompais donc pas ! C'était donc réellement dans l'espoir que ton frère mourrait subitement que tu lui dépêchais toutes sortes de bavards qui l'entretenaient dans sa fièvre !... Assassins ! bandits ! va-t-en ! car je serais capable de l'étrangler en plein chemin. Mais souviens-toi que je veillerai dorénavant sur ta conduite et qu'à la moindre chose qui louchera..... !

Antoine n'entendit pas la fin. Insensible à ces injures, il s'éloigna chancelant comme un homme ivre. De tout ce que Campagna venait de lui jeter à la figure, une seule phrase restait présente à sa pensée, l'empoignait, l'enserrait jusqu'à l'étouffer : son frère avait fait un testament !

Ce mot de testament signifiait pour lui pauvreté, ruine, déshonneur, — car il ne savait que trop à qui Pierre laisserait ses biens. Ce n'était pas assez que Marianne eût déjà disposée de la moitié de la succession — moins une aumône à sa nièce — il fallait encore que le reste de l'héritage suivit le même chemin, échappât à ses légitimes prétendants !

C'en était trop, vraiment !

Une immense colère s'alluma dans le cœur de l'envieux Antoine ; le sang lui monta au cerveau en bouffées

brûlantes; mille flèches aigues couvraient par tout son corps... Il pensa mourir de rage.

Mais la réaction se fit bientôt; les folles ardeurs des nerfs s'apaisèrent, et il ne subsista plus, au bout de quelques minutes dans l'esprit du beau parleur, qu'un sentiment: la soif de vengeance! qu'une résolution: forcer Pierre Bouet à changer son testament!

Antoine eut, le soir même, une longue conférence avec sa femme, et ses dernières paroles en se couchant furent celles-ci:

— Je vais lui apprendre, à ce gueux-là ce qu'il a fait de moi avec sa lâcheté et ce qui attend son étranger, s'il lui laisse ses biens... Il faudra bien qu'il modifie son testament, sinon je fais un malheur, satané corbillard!

Et il ne s'endormit qu'après avoir longuement ruminé son plan infernal.

CHAPITRE XII.

Le Fratricide.

Suivant les prévisions du médecin, Pierre Bouet reprit sa naissance pendant la nuit; mais ce ne fut que le lendemain, après vingt-quatre heures d'un affaiblissement comateux, qu'il redevint assez maître de lui pour échanger quelques paroles avec les personnes qui l'entouraient.

Au reste, la conversation ne fut pas longue, car, outre la difficulté qu'avait le malade à mouvoir sa langue à moitié paralysée, il lui fallait encore obéir à la recommandation du docteur, qui avait expressément ordonné le silence.

Toutefois, dès les premiers mouvements qu'il essaya d'exécuter, il fut évident pour le père Bouet que tout un côté de son corps refusait le service et que la paralysie, la terrible paralysie, en avait pris possession.

Il s'en consola cependant, trop heureux d'en être quitte à un tel prix.

Le naufragé, qui vient d'arracher son existence aux gouffres de la mer, ne s'amuse pas à regretter ses malles perdues.

Huit jours se passèrent sans amener d'incidents remarquables. Le malade allait de mieux en mieux, se reprenait à vivre comme avant la catastrophe, présentait même une amélioration notable dans son état moral. Plus de ces folles excitations pendant lesquelles des troupes de Sauvages bariolés hantaient l'imagination du pauvre vieillard! Plus de ces angoisses rétrospectives qui broyaient le cœur du malheureux père au

souvenir des souffrances réelles et supposées de sa fille adoptive!

Le bonhomme, au contraire, paraissait calme, serein, presque souriant... Jamais il n'avait autant aimé la vie, et il n'était pas éloigné de chérir sa nouvelle infirmité pour les dortoirs qu'elle lui valait de la part d'Anna, la fille de son cœur. La brave enfant, en effet, veillait avec une attention méticuleuse sur la santé et le repos du vieillard. Elle se reprochait d'avoir manqué d'énergie pendant les jours néfastes où son père, en proie aux hallucinations de son cerveau excité, voyait accourir pour l'entendre et l'encourager tous les habileurs des environs; et, à voir quelle autorité elle déployait pour empêcher toute excitation quelconque d'arriver jusqu'au convalescent, on sentait qu'il ne ferait pas bon renouveler les satisfactions de curiosité qui avait failli coûter si cher.

Les visites diminuèrent donc petit à petit, pour cesser presque entièrement au bout d'une semaine.

Seuls, quelques vieux habitués, les voisins et Antoine continuèrent de venir tous les soirs fumer leur pipe avec le bonhomme; mais, à dix heures, tout le monde se retirait, et le sommeil ne tardait pas à secouer ses pavots au dessus de tous les hôtes de la maison.

La chambre à coucher d'Anna était voisine de celle du père Bouet, de façon que le secours se trouvait constamment à la portée du malade. Pour surcroît de précaution, la jeune fille avait fait poser une sonnette qui mettait les deux chambres en communication, et dont le gland pendait à portée de la main du vieillard.

Aucun accident n'était donc à craindre, qui ne fût immédiatement signalé à la vigilante garde malade, qui, du reste, ne dormait jamais que d'un œil depuis la maladie de son père.

Et c'était prudent de la part d'Anna, car les engagés couchaient dans les mansardes, à l'autre extrémité de la maison, et d'ailleurs ils avaient le sommeil si dur qu'un coup de canon, tiré à côté d'eux, ne les eût réveillés qu'à demi.

Quand à la servante, qui couchait, elle aussi, au grenier, Anna ne s'y fiait guère, sans trop savoir pourquoi. C'était une grande et forte brune, très-capable pour les gros ouvrages, mais d'une gaucherie surprenante quand il s'agissait de soins destinés à un malade. Elle venait de remplacer Joséphine, qui avait décampé en voyant le malheur frapper tant de coups imprévus au sein d'une famille jusque là si heureuse.

La courageuse Anna était donc

seule de fait à veiller la nuit sur le malade.

Cette circonstance, en favorisant les sinistres projets d'Antoine, devait précipiter le dévouement de la tragédie qu'il ourdissait avec une persévérance de démon.

Ainsi qu'il l'avait déclaré à sa femme, il fallait que Pierre Bouet changeât son testament, ou il y aurait un malheur.

Une semaine s'était écoulée depuis lors... Antoine n'avait pas sorti de sa circonspection ordinaire, se contentant d'épier, d'observer, de prendre ses mesures en vue d'une réussite certaine.

La partie à jouer était terrible:— il voulait mettre toutes les chances de son côté.

Enfin, un soir— le mercredi, 1er septembre— le beau parleur réussit à jeter une petite poudre blanche dans le bol de gruan qu'Anna ne manquait jamais de prendre avant de se coucher.

Cette poudre, d'apparence inoffensive, avait pourtant des effets narcotiques puissants.

C'était de la morphine.

La partie allait s'engager! Le premier acte du drame commençait!

Les *veilleux*— parmi lesquels était Ambroise—partirent, comme d'habitude, à dix heures. Antoine se retira le dernier, après avoir souhaité une bonne nuit à son frère et dit une parole aimable à sa filleule.

A la porte, le petit groupe se sépara, les uns prenant à gauche avec Campagna, les autres tirant à droite, flanqués du beau parleur. Arrivé en face de sa maison, Antoine prit congé de ses deux compagnons et rentra ostensiblement chez lui.

Mais il ressortit bientôt. Seulement, il était méconnaissable. Une barbe postiche encadrait sa figure en lame de couteau; une paire de lunettes se tenaient à cheval sur son grand nez, et toute sa longue personne se dissimulait sous les plis d'un manteau de couleur sombre.

C'est sous cette défroque et grimé de cette façon que maître Antoine refit à pas de loup le chemin qu'il venait de parcourir. Le diable, son patron, aurait eu certes de la misère à le reconnaître: à plus forte raison les passants attardés. Mais le hardi coquin ne rencontra personne. D'ailleurs il faisait noir et le vent de nord-est poussait devant lui de grandes masses de nuages qui assombrissaient encore l'atmosphère.

En approchant de la maison de son frère, Antoine vit briller la lumière aux fenêtres de la cuisine. Anna veillait donc encore... Avait-elle pu

son bol de gruau?... C'est ce qu'il était important de constater.

Le beau parleur risqua un coup-d'œil à l'intérieur à travers le vitrage. Le hasard le favorisait, car la jeune fille, assise près du poêle, achevait justement de prendre sa réfection habituelle. Sitôt qu'elle eut fini, elle déposa le vase dans une armoire, s'empara de la chandelle et gagna sa chambre.

Antoine en avait vu assez. Il alla se blottir sous un arbre du jardin et attendit là que les hôtes de la maison — maîtres et serviteurs — fussent complètement plongés dans le sommeil.

Une couple d'heures se passèrent de la sorte, pendant lesquelles le malheureux récapitula tous les griefs qu'il prétendait avoir contre son frère, dans le but de se confirmer dans sa terrible résolution.

Il n'y réussit que trop bien, car lorsqu'il se leva, ses regards brillaient d'un feu sombre au milieu de l'obscurité et ses dents grinçaient de colère contenue.

Enfin le voilà qui se dirige vers une porte basse communiquant avec la cave de la maison... Il pousse le battant : la porte cède et s'ouvre sans bruit... Alors, courbé en deux, tâtonnant des pieds et des mains, il s'enfonça dans ce trou noir, s'avance avec précaution, se guidant de mémoire, et heurte bientôt un petit escalier au-dessus duquel une trappe joue sur ses charnières. Antoine soulève cette trappe avec sa tête et la referme doucement, après avoir pris pied à l'étage supérieur...

Il est dans la cuisine.

Là, il s'arrête un instant et prête l'oreille. Mais aucun bruit insolite ne se fait entendre. Il reprend sa marche, ouvre la porte de communication avec la chambre, y pénètre silencieusement, fait quelques pas vers sa droite et s'arrête de nouveau.

Il est arrivé.

C'est là, devant lui, dans cette petite pièce faiblement éclairée par la lumière d'une veilleuse, c'est là qu'est son frère, ou plutôt le détenteur de l'héritage qu'il veut avoir par n'importe quel moyen, ce moyen fut-il un crime !

A gauche est la porte de la chambre d'Anna, la cause innocente du drame qui va se jouer.

Antoine se dirige vers cette porte, l'entr'ouvre, écoute pendant quelques secondes, puis revient... Tout est correct de ce côté-là. Le remède a fait son effet, car la jeune fille dort d'un sommeil profond.

Il n'y a donc plus, pour Antoine, qu'à pousser la porte entr'ouverte de-

vant lui pour se trouver en présence de son frère...

Mais il a une minute de suprême hésitation, un dernier combat à soutenir, une victoire décisive à remporter sur sa conscience qui regimbe malgré lui.

La bataille n'est pas longue.

Antoine saisit brusquement la poignée de la porte et s'introduit à pas de loup dans la petite pièce. Mais, si peu de bruit qu'il ait fait, ce bruit a été suffisant pour éveiller Pierre Bouet.

Le bonhomme, en ouvrant les yeux, voit à proximité de son lit cette espèce de fantôme à longue barbe et drapé dans un grand manteau. Il pousse un cri étouffé :

— Ho ! ho ! qui est cela ?

Et il va pour saisir le cordon de la sonnette. Mais l'autre l'a prévenu, en disant :

— C'est inutile... On ne t'entendrait pas.

Le bras du malade retombe sur les couvertures.

— Que me voulez-vous ? qui êtes-vous ? demande-t-il d'une voix terrifié.

— Qui je suis ? répond l'inconnu... Tu le sauras bientôt. — Ce que je veux ?... Justice.

— Je vous ai donc fait tort ? reprend Pierre Bouet, convaincu qu'il a affaire à un revenant.

— Oh ! oui, bien tort !

— Je réparerai.

— C'est ton devoir.

— Je vous ferai dire des messes, je prierai pour votre âme.

— Je n'ai que faire de tes messes et mon âme est bien là où elle est.

— Malheureux ! vous ne voulez pas de messes ?... Vous vous trouvez bien dans le purgatoire ?

Et le père Bouet se signe avec frayeur.

— Hé ! hé ! ricane le sinistre personnage, tu me crois donc mort, vieux pingre !... En effet, ça serait peut-être mieux ton affaire : tu jetterais à mes os l'aumône de quelques messes, et tout serait dit !... Mais détrompe-toi, je suis vivant et je ne me contenterai pas d'une bouchée de pain.

— Qui donc êtes-vous ?... Cette voix ?... murmure le vieillard ahuri.

— Regarde ! se contente de répondre l'autre, en se dépouillant brusquement de sa barbe et de son manteau.

— Antoine ! mon frère ! gémit le bonhomme. Que viens-tu faire ici, à cette heure, malheureux ?

— Je te l'ai dit, je viens pour obtenir justice.

— Eh ! bon Dieu, quelle justice demandes-tu de moi ?

— Je veux t'empêcher de jeter dans les bras d'une étrangère le dernier

lambeau de l'héritage de notre famille.

— D'une étrangère ! De qui veux-tu donc parler ?

— Hé ! de qui parlerais-je, si ce n'est de cette fille de malheur qui dort à quelques pas d'ici !

— D'Anna ?

— Parbleu !

— Comment, c'est de ma fille chérie, de mon enfant adorée, que tu parles en pareils termes ?

— Oui !.. Et quand tu l'appelleras un million de fois ta fille, elle n'en serait pas moins une étrangère, une enfant trouvée, une inconnue qui prend ici la place de tes parents légitimes...

— Chut ! malheureux, elle pourrait t'entendre.

— Oh ! quant à cela, ce n'est guère à craindre, monsieur mon frère, car elle aura le sommeil passablement dur cette nuit.

Le vieillard eut un soupçon terrible, qui le fit tressauter sur son lit.

— Misérable ! s'écria-t-il, tu l'as empoisonnée ! Au secours ? Il est peut-être encore temps de la sauver !

Et il fit un violent effort pour se jeter hors de sa couchette. Mais Antoine le força à se coucher et lui dit tranquillement :

— A ton tour, ne parle pas si haut et calme tes alarmes : la fille de je ne sais qui n'est qu'endormie ; elle s'éveillera comme de coutume demain matin.

Pierre Bouet respira, mais sa physionomie bouleversée exprimait une angoisse qui allait jusqu'à la souffrance. Antoine commençait à l'épouvanter sérieusement.

Cependant il fit un effort pour recouvrer son énergie et, montrant la porte à son frère, il lui dit :

— Crois-moi. Antoine, ne va pas plus loin dans ton entreprise criminelle... Je sais où tu veux en venir, et mon devoir est de te déclarer que tu ne gagneras rien par de semblables moyens ! Retourne chez toi... Personne ne t'a vu venir, j'espère, et je tâcherai d'oublier une démarche insensée.

Le beau parleur fit entendre un petit ricanement ironique.

— Oui-dà ! répliqua-t-il, tu penses m'éconduire de cette façon, frère sans cœur !... C'est que tu ne connais pas qui je suis et ce dont je suis capable ! Tu vas l'apprendre. Mais, auparavant, mets-toi bien dans l'idée que je ne sortirai pas d'ici avant que tu m'aies donné satisfaction.

— Enfin ! qu'exiges-tu ! qu'elle satisfaction te faut-il ? demanda Pierre fort agité.

— Je veux d'abord que tu me dises, si réellement tu as fait un testament,

— Oui, j'en ai fait un.
— Qui est ton légataire universelle ?

— Ma fille, naturellement, — à la charge par elle de donner cent louis à ton garçon.

— Mon garçon n'a que faire des aumônes de cette voleuse-là !

— C'est lui qui en décidera quand il sera majeur, répondit froidement le père Bouet.

— D'ici là, il coulera bien de l'eau dans la rivière ! murmura Antoine d'une voix menaçante.

Puis, se redressant à deux pas de son frère, le bras levé :

— Ecoute, Pierre, et grave bien dans ta pensée le serment que je vais faire : je jure sur ma part du Paradis que si l'étrangère hérite de toi, au détriment de mes enfants, je ferai de sa vie une existence tellement épouvantable, qu'elle souhaitera la mort comme une délivrance...

— Antoine !

— Je jure de la martyriser par tous les moyens possibles, de lui susciter des misères, des ennemis, de la perdre de réputation, de lui rendre enfin le séjour de cette paroisse impossible...

— Mon frère !

— Je la frapperai dans ses amis, dans ses affections, dans ses goûts même, comme je l'ai déjà frappée dans ses amours !

— Malheureux ! malheureux !

— Elle n'aura ni trêve, ni repos ; plus elle sera abattue, plus je redoublerai mes coups. Mes enfants et moi, nous mangerons le pain noir de la misère ; mais elle, ce sera du pain trempé de larmes !

Le père Bouet était terrifié. Le vertige faisait tourner les objets devant ses yeux. Il fit le geste de joindre les mains et supplia avec des sanglots dans la voix :

— Antoine, mon frère, rétracte ce serment impie, ce serment monstrueux !

— Je le renouvelle, au contraire ! fit Antoine d'un ton implacable.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit le malade, portant la main à son front, prêt à éclater.

— Et, pour que tu ne te fasses aucune illusion sur son accomplissement, continua le misérable Antoine, je vais te dire ce que j'ai fait, ou plutôt ce que ta folle prédilection pour cette étrangère m'a poussé à faire...

— Arrête ! arrête murmura Pierre Bouet, épuisé.

Mais l'autre, sans tenir compte de cette prière :

— Tu n'avais pas d'enfants.... J'avais raison de compter sur ton héritage pour ma petite famille, lorsque cette fille du hasard est venu se jeter

en travers de mes légitimes espérances : eh bien ! de concert avec la mère Démone, je l'ai fait disparaître ! et son sort allait être fixé irrévocablement, lorsque cet imbécile d'Hamelin l'a sauvée.

— Infâme murmura le vieillard.

Antoine poursuivit :

— Ce même Hamelin était amoureux de ta fille d'adoption ; elle aussi l'aimait ; ils allaient être heureux !... J'ai détruit ce rêve en dénonçant le contrebandier aux autorités douanières.

— Lâche !

— Ce n'est pas tout... Ambroise Campagna avait conçu des soupçons et formé le projet de forcer la mère Démone à dénoncer ma prétendue complicité dans la disparition d'Anna !... Je l'ai prévenu en étranglant de mes propres mains la Démone et en mettant le feu à sa cahute.

— Assassin !

— Mais j'avais agi avec trop de précipitation, cette fois !... La sorcière n'était pas tout à fait morte et put être sauvée des flammes par ce même Campagna, à qui je réserve une leçon dont il se souviendra. Elle fut tenue au secret chez maître Ambroise, qui la réservait pour me confondre... Eh bien ! demande-lui donc, à ce garçon qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, ce qu'est devenu son témoin à charge contre moi ?... Il te répondra : Disparue ! — Et moi, j'ajouterai : Morte ! au fond de l'eau !

Le père Bouet poussa un gémissement inarticulé. Son cerveau se congestionnait et ses idées devenaient confuses.

Antoine reprit avec un redoublement de violence concentrée :

— Comprends-tu maintenant, Pierre Bouet, que je ne suis pas ici pour faire de vaines menaces et que je suis homme à accomplir un serment ?

Un oui à peine compréhensible s'échappa des lèvres du malade.

— Eh bien ! alors, acheva le bandit, décrochant un crucifix appendu à la muraille, si tu ne veux pas que ta fille soit toute sa vie malheureuse, jure-moi sur ce signe sacré de notre rédemption que tu changeras ton testament dès demain, de façon à ce que mes enfants soient tes seuls héritiers.

Le père Bouet, n'ayant presque plus conscience de ses actes, tendait vers le crucifix sa main valide ; il allait jurer ;... il allait dépouiller l'enfant qu'il chérissait par-dessus tout !...

Mais un flot de sang lui monta au cerveau ; sa main retomba : il fit entendre deux ou trois soupirs... puis il demeura immobile.

Il était mort !

Antoine resta un instant pétrifié. Pour la première fois, peut-être, sa

conscience se révolta pour lui montrer toute l'horreur de l'acte qu'il venait de commettre. Il frappa du poing son front livide et s'écria dans un gémissement de désespoir :

— Tout est perdu !.. J'ai tué mon frère !

Puis, chancelant, les cheveux collés aux tempes par une sueur d'agonie, blême de terreur, se heurtant partout, le fratricide rentra chez lui courbé sous le poids vengeur de son crime.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

V. EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

[POUR l'Album des Familles.]

SONNET.

A MON AMI, OVIDE COTÉ ETUDIANT.

Quand la sombre forêt a perdu son feuillage,
Que l'arbre vers le ciel tend ses bras déchar-
nés,
L'oiseau quitte son nid, déserte le bocage,
Pour prendre son essor vers des cieux igno-
rés.

Mais il revient bientôt égayer notre plage
Par ses sublimes chants, aux anges emprun-
Il réjouit les cieux, les flots et le rivage, [tés ;
Et nous sommes heureux de ces êtres ailés.

Ami dans les secrets de la Haute-Sagesse,
Le ciel du Canada, ce ciel hospitalier,
Tu le fuiras un jour pour un ciel étranger.

Oh ! si jamais ton front se penche de tris-
[tessé,
Comme un pauvre mourant sur un lit d'Ho-
[pital,
Reviens, pour te guérir, fouler le sol natal.

VALMONT.

Isle-Verte, Mai 1881.

A la Vierge du Cap Trinité

(SAGUENAY.)

Il est un nom nouveau dans la jeune nature.
Le chantre du bosquet l'égrène à l'horizon,
Les roses du parterre apprêtent sa parure,
La brise le soupire aux hôtes du buisson ;
Il préside aux concerts de mai.

L'ange qui l'apporta dans son urne d'ivoire,
Vit rouler à ses pieds le monde décrépité...
Le Canada parut comme un bel oratoire.
L'ange inclina son urne, une voix en sortit :
Notre-Dame du Saguenay !

J. R.

LA FILLE DU JUIF ERRANT

PAR

PAUL FEVAL.

(Suite.)

XXII

Les cinq sous du Juif errant.

MESDAMES, reprit le docteur Lunat dans le salon de danse, j'ai été fou, il n'y a pas à le nier... plus fou que M. le procureur général, qui tourne sa serinette quatre heures par jour pour apprendre la musique à son chat...

— Mais c'est une calomnie ! s'écria le magistrat. Je proteste ! L'oiseau appartient à Mme la greffière.

Le docteur Lunat sourit d'un air affable.

— Avec ces gens-là, dit-il entre haut et bas, le mieux est de ne pas disputer... j'ai été fou, fou jusqu'au point d'oublier que je suis le Juif errant. Je ne m'en doutais plus du tout. Je ne voyais pas ma barbe !... je me croyais médecin... ce sont des choses étonnantes... laissez-moi marcher un peu ; l'ange n'est pas content et me fait signe du bout de son glaive...

— Marche ! marche ! dit de sa plus grosse voix le commandant de la gendarmerie.

— L'entendez-vous ? fit mystérieusement le docteur. Vous savez que tous les cent ans j'ai vingt-quatre heures pour me reposer. Ce n'est pas énorme, mais avec de l'économie cela suffit. On s'habitue à tout. Les gens assis me font pitié... du reste, on parle, on parle du Juif errant à tort et à travers. Il y a du vrai dans tout cela, et du faux : je suis à même de vous renseigner pertinemment. L'anecdote des bourgeois de Bruxelles en Brabant est absolument apocryphe ; c'est à Suresnes que l'adjoint au maire et le garde-champêtre m'offrirent un verre de vin : j'aurais pu l'accepter, en marquant le pas, mais je m'en tiens au médoc, depuis les premières années de Louis XIII... Quel gaillard que ce Richelieu !... Quant à mon caractère, donnez-vous la peine de réfléchir un peu. Dix-huit cents ans de voyages et de pénitence

m'ont changé du noir au blanc... ma conduite à Jérusalem blessait les lois les plus élémentaires de la courtoisie. Je n'ai pas un mot à dire pour ma défense, si ce n'est que je n'avais reçu aucune éducation première. Dès ces temps lointains, les savetiers n'allaient pas à l'école polytechnique... je parle de cela légèrement ; je suis un brin voltairien dans la forme, mais, au fond, vous comprenez : j'en sais trop long pour n'être pas bon catholique. En fait de philosophies, depuis dix-huit siècles, j'en ai vu de toutes les couleurs. Voici la formule générale qu'on retrouve au fond de tout schisme comme au fond de toute révolution : il y a un brave garçon qui a fait une sottise et qui s'en mord les doigts, ou un imbécile qui n'est rien et qui veut être quelque chose... Jarnibleu ! les jambes me démangent : ne parlons point politique. Avez-vous connu Talma ? je lui dessinai son costume d'Auguste ; vous concevez que je peux beaucoup pour mes amis. Dix-huit cents ans d'expérience !... et une mémoire !... je sais ce que tout le monde sait, mais je sais aussi ce que tout le monde a oublié : c'est énorme... rien qu'avec la recette du feu grégeois je ferais ma fortune... et tenez, mes cinq sous, vous croyez que ce n'est rien ?... Je prendrai volontiers une glace à la vanille.

On écoutait, croyez-moi si vous voulez.

Il reprit en piétinant toujours :

— Et, par parenthèse, ce sont mes cinq sous qui m'ont rendu à moi-même. Aurais-je cinq sous dans ma poche si je n'étais pas le Juif errant ? Quand je casse un carreau de vingt sous, je paye en quatre fois : voilà toute l'histoire... Écoutez une anecdote curieuse : avec mes cinq sous, j'ai fait un jour des millions, et l'ange n'y a vu que du feu ! Est-ce étonnant ? Au premier abord, oui, mais, en définitive, c'est simple comme bonjour. Jugez plutôt : en 1822, je voyageais en Allemagne...

— Il n'a jamais quitté le pays, glissa le premier conseiller de préfecture.

— Je fis la connaissance d'un banquier juif, excellent homme, mais usurier, nommé Schwartz. A force de gagner cent pour cent sur chacune de ses affaires, il finit par n'avoir plus le sou. C'est naturel. Il allait être mis en état de banqueroute frauduleuse pour une misérable somme de quinze cent mille francs ; sa situation me fendit le cœur. Je l'ai sensible. Je lui fis acheter trois ou quatre paniers de cuisine. Il donna un panier à chacun de ses garçons de caisse, et nous partimes tous en-

semble pour la campagne, moi devant, les garçons de caisse derrière. J'avais mes cinq sous dans ma poche ; je la perçai ; les cinq sous tombèrent, et l'un des garçons de caisse les ramassa.

— Une fois les cinq sous tombés, cinq autres se présentèrent. C'est la loi. Comme la poche restait percée, ils tombèrent ni plus ni moins que les autres, et le garçon de caisse les ramassa encore.

— Après ceux-là cinq autres sous... et ainsi de suite. Je ne puis vous donner une idée de la prestigieuse rapidité qui présidait à cette opération de banque, une des plus ingénieuses dont j'aie jamais ouï parler.

— Les cinq sous tombaient toujours, les garçons ramassaient sans cesse. Dès qu'un panier de cuisine était plein, on le vidait chez d'honorables cultivateurs. C'est parmi les habitants des campagnes que se retrouve encore la fidélité antique. L'Allemagne est d'ailleurs un pays probe, comme chacun sait. Sur mille paniers, il en fut rendu près de trois cents et tous plus d'à moitié pleins.

— Les garçons de caisse ne firent pas tort d'un centime, mais, depuis ce temps-là, ils ont tous acheté au comptant des charges d'agents de change.

— Je dis mille paniers, c'est une manière de parler. Vous rendez-vous compte de ce qu'il faut de mannes pleines de billon pour compléter une somme ronde de quinze cent mille francs ? moi, je n'en ai pas la plus légère idée.

— Voilà le fait certain ; nous allâmes ainsi, en remontant le Rhin, depuis Cologne jusqu'à Strasbourg. Deux belles cathédrales. Au pont de Kehl, l'ange eut vent de quelque chose et je fus obligé de recoudre ma poche.

— Savez-vous pourquoi tous les gens de Cologne s'appellent Schwartz ? Celui que je sauvai attrapa une courbature, à force de ramasser, et en mourut. Sa veuve voulut m'épouser, mais j'ai ma femme, la reine Hérodiade. Elle est à Paris, à la Salpêtrière, avec l'autorisation du gouvernement...

XXIII

L'histoire.

— Pour le coup, s'écria ici le docteur Lunat, l'ange va se fâcher. Je le connais, il ne plaisante pas quand il est en colère.

Et il partit comme un trait, caressant sa barbe absente et s'appuyant sur son bâton imaginaire.

— Il a guéri un notaire ! murmura

le commandant de la gendarmerie, mais c'est égal, il est trop puni.

La sous-intendante rêvait à cette poche percée. Il y avait alors de petites pièces de cinq sous. Elle se disait :

— Si sa pension lui est payée en argent, je ferais bien une promenade de quatre ou cinq heures derrière le Juif errant.

— Mais l'histoire, demanda-t-on de tous côtés ; la fameuse histoire !

— L'histoire du colonel et de la comtesse !

— Le Juif errant à Lamballe !

— Comment Mme de Savray eut ses deux cent mille livres de rentes !

— L'histoire, madame Lancelot, l'histoire !

Mme Lancelot venait de faire son entrée. Quoique les domaines soient une " belle carrière ", elle ne dinait pas et n'avait droit qu'à la soirée.

Vous connaissez la figure de celles qui ne pénètrent ainsi qu'après le dessert.

Au moment où Mme Lancelot, des domaines, dûment sollicitée, allait prendre la parole, sir Arthur sortit de la salle de jeu ayant à son bras la comtesse Louise.

Il avait perdu mille louis contre le colonel comte Roland de Savray.

XXIV

La mort du Juif errant.

— Je suis un peu parente, dit Mme Lancelot, de M. Galapian, l'homme d'affaires du colonel. C'est une drôle de maison, qui va comme elle peut. On élève le petit plus mal qu'un prince. Enfin ça ne nous regarde pas.

" Chez les Savray, il est défendu de parler du Juif errant, mais tout le monde s'en occupe. L'abbé Romorantin a fouillé plus de cinq cents vieux bouquins où il est question peu ou beaucoup du Juif errant. M. Galapian vient dîner chez nous tous les dimanches. Vous savez bien qu'il y a plusieurs Juifs errants : Isaac Laquedem qu'on appelle aussi Ahasverus, ancien cordonnier de son état ; Cataphilus, le portier de Ponce-Pilate, et Ozer, le soldat d'Hérode, et d'autres..."

— Non, fut-il répondu, nous ne savions pas cela.

Et la sous-intendante déclara :

— C'est très-curieux... vous nous présenterez ce M. Galapian.

— Une fine mouche... et qui fait sa pelote là-bas dedans, il faut voir ! Donc, il y a deux ou trois mois, il vint dîner et nous dit :

— " J'ai le mot du rébus.

— " Quel rébus ? " demanda M.

Lancelot, qui n'est bon qu'à son bureau ; mais à son bureau, par exemple, il est fort !

" Moi j'avais déjà deviné qu'il s'agissait de l'affaire de Lamballe..."

Ici M. Lancelot prit la parole et dit :

— Sans cesse occupé de problèmes administratifs, j'avoue, madame Lancelot, que j'accorde peu d'attention à ces matières frivoles ; néanmoins il n'est pas exact de prétendre...

On fit taire M. Lancelot, Mme Lancelot poursuivit :

— M. Galapian aime les petits pâtés. Nous en avions... Voilà, me dit-il ; ce pédant d'abbé Romorantin a trouvé le pot aux roses dans Mathieu Pâris ! il paraît que le Juif errant meurt tous les cent ans...

— Ah bah ! fit la sous-intendante militaire.

Les autres témoignèrent leur étonnement par des exclamations diverses

— Je lui demandai, reprit Mme Lancelot :

"— Qu'est-ce que cela fait à l'histoire de Lamballe ?

"— Ce que cela fait ! s'écria-t-il. Cela fait que le Juif errant est mort chez eux, qu'ils l'ont soigné dans son agonie et qu'il leur a donné en paiement quelque sortilège, comme le pied de mouton de M. Martainville."

— Peut-être, fit observer la sous-intendante, a-t-il percé sa poche.

— Voilà ce que cela fait, continua Mme Lancelot : c'est aussi important que l'affaire de la petite Ruthaël.

Et tout le monde de s'écrier :

— Qu'est-ce que c'est que l'affaire de la petite Ruthaël ?

XXV

L'affaire de la petite Ruthaël.

— Mesdames et messieurs, poursuivait Mme Lancelot, des domaines, il y a dans la maison du colonel une petite fille nommée Lotte...

— Nous savons cela ! l'interrompition de toutes parts.

— Une petite fille nommée Lotte, continua Mme Lancelot, qui a huit ans depuis onze ans...

En cet endroit, sir Arthur se mit à rire. Cet Anglais faisait froid. Quand il riait, les petits enfants pleuraient. Il portait pour breloques tous les instruments de la Passion en platine russe.

Nul historien de la Restauration n'a expliqué comment Médor, le caniche de Mme la préfète, avait fait pour entrer au salon. Mais Médor était là. Rien n'est brutal comme un fait. Médor, voyant rire sir Arthur, se mit à hurler d'une façon lamentable,

Sir Arthur le regarda fixement, et Médor s'accroupit, remuant une patte comme la sous-intendante militaire quand elle jouait de l'éventail.

Notons ici que le meilleur poète de Tours, quoi qu'il fût en caramel, faisait dans le *Nain jaune* (de l'Indre) des articles peu bienveillants où il accusait sir Arthur de spiritisme et autres habitudes funestes. Ce poète copiait aussi des cotes mobilières pour le receveur des contributions. Il était universel.

— Expliquez cela comme vous voudrez, reprit Mme Lancelot, moi je n'y puis rien. La petite Lotte a huit ans depuis onze ans passés, voilà le fait. Or le cousin Galapian nous a appris une particularité assez rare, qu'il tient de l'abbé Romorantin. Lors de l'accident, le Juif errant avait une fille...

Tout le monde demanda :

— Quel accident ? quel accident ?

— Je m'exprime mal ; je voulais dire la catastrophe... Là-bas, à Jérusalem, quand il fut condamné à voyager éternellement, sa fille, âgée de huit ans, jouait dans son arrière-boutique... Il était veuf alors... C'est depuis qu'il a épousé, en secondes noces, la reine Hérodiade, veuve d'Hérode Antipas...

— Permettez, objecta le commandant de gendarmerie. S'il marche toujours, je ne me représente pas son intérieur.

— Je vous parle d'après mon cousin Galapian, répondit Mme Lancelot. D'ailleurs, cette Hérodiade, de son côté, marche toujours aussi. C'est la Juive errante... Où en étais-je ?

— A la petite fille du Juif errant.

— Ruthaël Laquedem... ou mieux Lotte...

— Comment, ce serait la même ?

— Oui, mesdames et messieurs, ce n'est pas depuis onze ans que cette Lotte a huit ans, c'est depuis dix-huit siècles...

Sir Arthur se mit à rire encore ; ce que voyant, Médor, le caniche de Mme la préfète, se sauva en pleurant à chaudes larmes.

XXVI

L'histoire de Lamballe.

Mme Lancelot, des domaines, ayant établi solidement ces deux faits, savoir : que le Juif errant mourait tous les cent ans et qu'il avait une fille du nom de Ruthaël, toussa pour bien indiquer que la partie dramatique de son récit allait commencer, et s'exprima ainsi :

— Lamballe est une cité antique. M. Lancelot prétend qu'elle était la capitale des Ambliates, du temps des

Romains. On y vit bien et à bon compte. J'y ai vu la douzaine d'œufs à trois sous. Monsieur Lancelot, quel est donc le fameux capitaine qui trouva la mort en ces lieux ?

— Le capitaine Lanoue, madame Lancelot.

— C'est ça !... Eh bien ! ce capitaine Lanoue avait un lieutenant qu'on accusait déjà d'être le Juif errant. Tout auprès de la vieille église, perchée sur un roc, il y a une maison plus vieille encore que l'église. Elle a plus de mille ans. On l'appelle la Maison du Juif errant. C'est là que vint demeurer le petit lieutenant de

Savray quand il se fut cassé le cou en épousant Mlle Louise de Louvigné, qui n'avait ni son ni maille.

— Ils demeuraient dans cette vieille mesure avec Fanchou Honoré, qui lesservait pour l'amour du bon Dieu, et le soldat Joli-Cœur faisait les gros ouvrages. Je vous prie de croire qu'on n'avait pas de carrosse à cette époque-là. En ville, on disait :

— Ils mangeront bien du pain sec avant de mourir de faim..."

Ici Mme Lancelot reprit haleine.

La sous-intendante dit entre haut et bas :

— Elle est commune, mais elle raconte agréablement.

Cette appréciation fut généralement approuvée. Néanmoins la présidente murmura :

— Nous n'avons pas besoin de savoir le prix de la douzaine d'œufs à Lamballe ! soyons justes.

— Un soir, continua Mme Lancelot, des domaines, c'était en septembre, comme aujourd'hui, et il avait fait chaud toute la journée, le bruit courut qu'on avait vu quelque chose de drôle sur la colline qui est devant le bourg d'Anel. Un voyageur s'était montré au moment où le soleil se couchait



Le Juif errant à Lamballe. (Page 172, 1ère colonne.)

au loin dans la baie de Saint-Brieuc. C'était un homme à longue barbe, marchant à pied, qui paraissait trois fois plus grand que la nature humaine. Il s'appuyait sur un long bâton et menait par la main une petite fille si chétive que les rayons du soleil couchant passaient au travers de son corps...

Ce été absolument impossible ! fit observer sir Arthur en haussant les épaules avec conviction.

C'est ainsi que ce gentilhomme parlait le français.

— Regarde la comtesse Louise, toi *goddam*, grommela Mme Lancelot, et laisse-nous la paix !

Pour commune, elle était commu-

ne, mais elle avait de "l'esprit naturel."

Sir Arthur ne se faisait pas faute de regarder la comtesse Louise qui dansait pour la seconde fois. Il avait l'air de trouver qu'elle dansait bien.

— Et que firent-ils, demanda la gendarmerie, le voyageur trois fois plus grand que nature et la petite au travers de laquelle les rayons du soleil passaient ?

XXVII

Les Savray-Pain-Sec.

— Les gens se rassemblèrent sur le vieux rempart pour voir cela, conti-

nua la dame des domaines, dont la voix, malgré elle, prit de mystérieuses inflexions. A mesure que le voyageur avançait, on voyait mieux sa fatigue et la peine qu'il avait à marcher. Quand il entra dans l'ombre du vallon, sous la ville, la petite fille semblait un pauvre flocon de vapeur.

— En arrivant aux portes de la ville, il était seul.

— Il s'arrêta devant la première maison et demanda l'hospitalité. Ceux de Lamballe ne sont pas méchants, et jadis les logis de ce bon duc de Penthièvre avaient la réputation de garder toujours porte ouverte et table mise. Mais une rumeur

courait au-devant du voyageur et le suivait par derrière; on disait :

— C'est le traître à Dieu !

— Pourquoi le disait-on ? Il y a un ancien conte qui prétend que le Juif errant meurt tantôt à Lamballe, en Bretagne, tantôt dans la ville d'Ofen, au pays de Hongrie. Et la maison habitée par les Savray-Pain Sec (car on les nommait ainsi) s'appelait la maison du Juif errant.

— Les gens qui, du vieux rempart, avaient vu arriver le voyageur, se demandaient où était la petite fille.

— La première porte resta close. Le voyageur était très-pâle. A la seconde porte, on lui dit : "Passez votre chemin." La troisième s'ouvrit pour donner issue à un gros chien hargneux qui lui mordit les jambes.

— Le voyageur courbait la tête devant chaque refus. A tout instant il devenait plus blême; ses jarrets tremblaient sous le poids de son corps. Et pourtant il suivait sa route, heurtant aux portes et demandant asile pour la nuit.

— "Traître à Dieu ! traître à Dieu."

— C'était partout la même réponse.

— Bientôt sa haute taille se courba en deux; les rides de sa face se creusèrent; le souffle râla dans sa poitrine. Il prit l'apparence d'un homme qui va mourir.

— A l'avant-dernière maison, proche de l'église, il heurta encore. Une servante ouvrit la fenêtre et lui jeta sur la tête le panier aux ordures.

— Il chancela et vint tomber au seuil de la dernière maison, — qui était celle des Savray-Pain Sec. Son bâton s'échappa de ses mains et heurta la porte.

— Louise vint ouvrir elle-même, son mari faisait la vie de garnison : Fanchon Honoré était au salut et Joli-Cœur à la caserne.

— Louise releva le voyageur en le prenant par la main, malgré ceux qui criaient : "Traître à Dieu ! traître à Dieu !" Elle l'aïda à franchir la pierre du seuil et le coucha dans son lit...

— Mais savez-vous, dit à cet endroit le commandant de gendarmerie, que je ne désapprouve pas cela ?

— Savoir ! savoir ! fit la sous-intendante. Elle avait son idée !

— On voulut avoir l'avis de sir Arthur, qui répondit avec franchise :

— *Ce est remarquablement stupide !*

— Il n'en est pas moins vrai, reprit le procureur général, que voilà le traître à Dieu chez les Pain-Sec. Voyons la suite, c'est intéressant.

XXVIII

Le secret d'une nuit.

Louise dansait pour la troisième

fois, mais c'était avec son mari, et si vous saviez comme elle semblait heureuse !

— En dansant elle murmurait :

— Notre Paul va nous gronder au retour...

— Ils faisaient un couple charmant. Le salon de la préfecture souriait à les regarder. Sir Arthur regardait encore mieux que les autres.

— Mme Lancelot, des domaines, poursuivit :

— Toute la nuit, la maison des Savray Pain-Sec fut éclairée. Le mari reutra; Joli-Cœur aussi, et aussi Fanchon Honoré. Chacun se doutait bien qu'un décès allait avoir lieu; jôdifiant la barre de la porte fut mise. On n'envoya chercher ni médecin ni prêtre.

— M. Lancelot et moi nous habitons la maison voisine...

— Ah ! interrompit le commandant de la gendarmerie, alors la servante qui avait jeté les ordures était de chez vous !

— Les domaines rougirent un peu en répliquant :

— Ne me parlez pas des domestiques !... Toute la nuit ce fut un va-et-vient. Nous entendions comme des gémissements et comme des prières. Puis, vers l'aube, ce fut un chant mâle et joyeux, auquel une voix d'enfant se mêlait.

— Au lever du soleil, le voyageur sortit droit et ferme sur ses jambes robustes.

— Il était seul. Il descendit la montagne en se dirigeant vers l'orient. Nous le perdîmes de vue dans la vallée. Quand nous l'aperçûmes de nouveau, gravissant la montée, il tenait par la main une petite fille dont le corps, gracieux et diaphane, était percé par les rayons du soleil levant.

— Ce jour-là-même, une lettre arriva chez le notaire de Lamballe. Une tante de la comtesse Louise était morte à Landerneau. Il y avait un gros héritage.

— A l'état-major, une autre lettre vint qui nommait le lieutenant Roland de Savray capitaine.

— Troisième lettre à la préfecture de Saint-Brienc. Le roi Louis XVIII se souvenait de sa filleule Louise et envoyait le titre de comte à son mari.

— M. Lancelot et moi nous congédiâmes notre servante, car ce qui arrivait à ces Savray aurait pu nous venir. Mais maintenant, il faudrait attendre cent ans...

— Et encore, dit M. Lancelot, ce sera le tour de la ville d'Ofen, en Hongrie.

— Le mieux, conclut le commandant Lamadou, c'est d'avoir bon cœur tous les jours.

XXIX

Au feu !

— Il était minuit. Tours en Touraine avance de deux heures sur Paris. Minuit est le beau moment des bals de la préfecture. Le punch fumait... Le procureur général se familiarisait avec M. Lamadou; la sous-intendante avait trouvé un valseur !

— Sir Arthur regardait la comtesse Louise. En conscience, le vicomte Paul avait peut-être raison de détester les Anglais. Le regard de sir Arthur faisait froid, honte et peur.

— En vérité, le monde avait un peu raison de mordre ces Savray; leur bonheur passait la permission; ils avaient le paradis sur terre.

— La comtesse Louise, au bras de son bien-aimé mari, avait quitté la salle de danse pour prendre l'air sur la terrasse. Là, parmi les senteurs embaumées qui montaient du parterre, ils causaient d'avenir : c'est-à-dire de Paul, le cher enfant qui était leur cœur. Ils avaient l'un pour l'autre un attachement profond, mais Paul était comme le foyer de cette belle tendresse.

— Ils furent interrompus au milieu de leur intime causerie par le coassement d'un corbeau.

— C'était sir Arthur qui disait en français :

— *Voilà ! voilà ! Je prie vos ! Voilà cette bioutifoule spectacle ! Je croyé que c'éte un bordel aurova ! indeed !*

— De fait le ciel avait des teintes ardentes fort extraordinaires; mais ce foyer de pourpre ne brûlait pas vers le nord.

— La terrasse fut pleine de curieux en un clin d'œil.

— C'est un incendie ! s'écria le commandant de gendarmerie au premier regard.

— Et un terrible incendie ! ajouta le préfet.

— Dans quelle direction ?...

— La comtesse Louise avait déjà le cœur serré. Elle sentait le bras de son mari frémir sous le sien.

— Dans la direction de l'ouest, dit le président.

— Vers Luynes....

— On peut se tromper, ajouta la sous-intendante, mais on jurerait que c'est la maison de campagne du colonel de Savray.

— Louise étouffa un cri de terreur.

— Paul ! prononça-t-elle. Mon fils !...

— A l'instant où Roland, son déjà d'inquiétude, se précipitait au dehors, un soldat couvert de poussière et ruisselant de sueur traversa les salons. C'était le hussard Joli-Cœur.

— Mon colonel, dit-il, la caserne

est prévenue. On a fait ce qu'on a pu. Venez.

En même temps, le tocsin sonna aux églises, et la ville éveillée lança ce long cri d'alarme :

— Au feu!... au feu!... route de Luynes... chez le colonel comte de Savray!

XXX

L'incendie.

La calèche courait au galop furieux de ses deux chevaux. Le comte Roland soutenait dans ses bras la comtesse mourante.

On rencontrait sur la route les hussards qui se hâtaient, les pompiers

qui allaient à perdre haleine, la foule secourable ou simplement curieuse qui trottait en bavardant.

— Paul! murmurait la comtesse. Personne ne me parle de Paul!

Derrière la calèche, à la place du valet de pied, il y avait un homme chaudement enveloppé dans un ample manteau. Cet homme se penchait parfois sur la capote relevée pour regarder la comtesse Louise. On aurait pu reconnaître alors les cheveux fades et les yeux bleuâtres de sir Arthur brillant aux rayons de la lune.

On rencontre parfois chez les Anglais de chevaleresques dévouements. Peut-être que sir Arthur avait choisi cette voie pour arriver plus vite à livrer bataille à l'incendie. C'était un original.

Au tournant des peupliers, on aperçut un magnifique et horrible tableau. La villa n'était plus qu'une immense gerbe de flamme, éclairant ce doux paysage où naguère il y avait tant de bonheur!

Les hussards attaquaient le feu, et avec qu'elle vaillance! Qui n'a vu nos soldats français aux prises avec ces tempêtes embrasées n'a jamais admiré le sublime transport de la vaillance humaine!

On les voyait se lancer en masses comme si la charge eût sonné, comme si l'ennemi eût été de chair et d'os; on les voyait attaquer, tête baissée, le fulgurant colosse. La plupart étaient repoussés au premier choc, mais certains passaient: des démons, des sa-



La route de Luynes. (Page 173 1ère colonne.)

lamandres qui s'agitaient, noirs, dans la ronge fournaise.

— Paul! criait la comtesse Louise. Paul est-il sauvé?

Le colonel Roland s'était élancé hors de la calèche. Il gravissait la colline. Sir Arthur sauta à terre et le suivit, laissant Louise plus qu'à demi évanouie dans la voiture.

Des blessés passaient, portés sur des brancards. Louise n'osait plus interroger, mais elle entendit qu'on disait.

— Il n'y a plus que l'enfant en haut, tout en haut de la maison!

L'enfant! son Paul! son cœur!

Louise joignit les mains, prononça le nom de Dieu et tomba sans connaissance.

XXXI

Le père du colonel.

Il y avait tout en haut de la villa une chambre solitaire d'où la vue était splendide. De là, un véritable panorama se déroulait autour du regard. Le colonel comte de Savray avait fait de cette pièce son cabinet de travail. Il y couchait souvent.

Après le grand dîner du pavillon, donné en imitation du gala de la préfecture, le vicomte Paul, "qui était papa," avait absolument voulu faire comme papa et coucher dans la chambre de travail.

Tous les convives du vicomte Paul étaient un peu "animés." Si Wellington s'était montré il y aurait eu grabuge. Wellington, fidèle à sa pru-

dence historique, ne se montra pas. On laissa faire le vicomte Paul comme il voulut. Fanchon et Joli-Cœur, après l'avoir mis, glorieux et joyeux, dans le grand lit paternel, se retirèrent.

Or le vicomte Paul avait ouï dire que son papa s'enfermait dans la chambre de travail. Dès qu'il se sentit seul, il se leva et alla, pieds nus, tirer le verrou. Après quoi, tranquille et sûr d'avoir singé consciencieusement son papa, il se recoucha pour bientôt ronfler comme un vicomte qui a donné à lui-même et aux autres un trop bon dîner.

Joli-Cœur et Fanchon la nourrice restèrent à causer. Ils parlèrent de cette étrange histoire, racontée à la préfecture par Mme. Lancelot, des domaines. Il paraît que cette his-

toire était vraie, puisque Joli-Cœur et Fanchon, témoins oculaires des événements, ne donnaient point démenti au bizarre récit que nous avons entendu. Mais il paraît aussi que Mme. Lancelot, des domaines, ne savait pas tout, car Fanchon et Joli-Cœur parlait d'un malheur....

Ils disaient : Quel dommage ! Un homme qui avait été, jusqu'à soixante ans, le plus digne seigneur de la terre !

Comme nous n'avons aucune raison de garder le secret, nous dirons en deux mots de quel malheur il s'agissait.

Ils parlaient du vieux M. de Savray. Le père du colonel, honnête gentilhomme, était venu habiter Lamballe avec le jeune ménage. A dater de cette nuit mystérieuse qui fut suivie de tant de prospérités, la nuit où le voyageur était arrivé mourant pour s'en aller plein de force et de vie, le bonhomme devint méconnaissable. On ne peut prétendre qu'il eût perdu la tête, car il raisonnait fort bien ; mais, selon l'expression de Fanchon, " un diable était entré dans son corps " ! Il scandalisait la ville par ses orgies, il blasphémait comme un damné, il buvait comme une éponge, il volait.... vous avez bien lu, il volait comme un brigand.

Il volait ! Un vieux gentilhomme ! Il faisait pis encore. Je ne sais pas, en vérité, comment Mme Lancelot ignorait cela. Si elle l'avait su, quel succès elle aurait eu à la préfecture ! Il est vrai que les Savray avaient quitté Lamballe peu de jours après le passage du fantastique voyageur.

Une nuit, le père du colonel avait disparu. Les gendarmes....

Mon Dieu oui ! Joli-Cœur et Fanchon pensaient que le bonhomme avait fini ses jours en prison.

Et Fanchon disait en secouant la tête :

— Quand l'un se montre, l'autre n'est pas loin....

L'un, c'était Isaac Laquedem ; l'autre c'était Ozer, le soldat qui tendit au Sauveur du monde mourant sur la croix la lance au bout de laquelle était l'éponge imbibée de vinaigre.

Tous deux Juifs, tous deux errants, — et immortels sous la malédiction de Jésus-Dieu.

Fanchon Honoré pensait donc que le vieux M. de Savray, qui tournait si mal sur ses vieux jours, était victime de quelque maléfice jeté par l'un ou par l'autre.

XXXII

Comme on brûle.

Il y a sur nos grèves un singulier

petit animal qu'on nomme un bernard-l'ermite. C'est un crustacé qui, pour la forme, tient le milieu entre le crabe et le homard. Pour la taille, il est la moitié d'un quart de crevette, et ne sert absolument à rien.

Son état est de tuer les bigornes, pour les manger d'abord et ensuite pour s'emparer de leurs maisons.

Ainsi fait ce misérable soldat Ozer, troisième sorte de Juif errant. Il a ce terrible pouvoir d'introduire son âme indigne dans le corps des honnêtes gens, et alors va comme je te pousse ! Un agneau blanc comme neige jusqu'à cinquante-neuf ans et demi peut passer en cour d'assises avant la soixantaine quand il a le soldat Ozer au corps.

A combien de catastrophes la vie humaine n'est-elle pas exposée !

— Quand l'un se montre l'autre n'est pas loin !

Fanchon Honoré avait prononcé ces mots en nourrice sûre de son fait.

La chose mérite explication.

Selon de très-bons auteurs, la légende du Juif errant n'est qu'une imagination populaire recouvrant la miséricordieuse parole du Sauveur qui promet la pénitence finale du peuple Juif ; selon d'autres auteurs également recommandables, le Juif ou les trois Juifs qui expient par la fatigue sans fin ce crime inouï d'avoir insulté le fils de Dieu existent réellement.

Il paraît certain d'après ceux-là que ce diabolique soldat Ozer, le Juif errant no. 3, parcourt les mêmes parages qu'Uhasverus, dit Laquedem, le Juif errant no. 1. Quant à Cataphilus, portier de Ponce Pilate et Juif errant no. 2, il ne fait pas grand bruit dans le monde.

Revenons aux convives du vicomte Paul.

Pendant que Fanchon et Joli-Cœur causaient de l'aventure de Lamballe déjà si vieille, se demandant où pouvait être passé depuis ce temps le voyageur au long bâton qui avait fait ombre sur le soleil couchant, le bon abbé Romorantin disait ses prières du soir avant de se mettre au lit, et M. Galapian, surnommé l'Addition, s'occupait d'une autre règle d'arithmétique que les hommes d'affaires affectionnent, dit-on, particulièrement. Elle est connue sous le nom de soustraction. A la différence du vol, qui est aussi une règle d'arithmétique, mais qui a mauvaise mine, la soustraction propre et décente a des mœurs pleines de douceur et place à la caisse d'épargne. M. Galapian avait de mignonnes économies.

L'abbé Romorantin et M. Galapian habitaient tous les deux le second étage de la villa.

Au premier étage, en l'absence des maîtres, il n'y avait personne.

Au rez-de-chaussée, tous les domestiques de la maison, mis en belle humeur par le dîner du pavillon, continuaient à festoyer. Dieu merci ! et grâce au sommelier qui était un brave cœur, on festoyait partout : à la cuisine, à l'office, à l'écurie. Sapajou essayait de marcher au plafond comme les mouches et ne pouvait pas.

Vers dix heures, tout le monde se coucha, quelques-uns dans leur lit, les autres sous la table.

Nul ne peut répondre d'une maison ainsi gardée, et ceux qui vont aux bals de la préfecture ne savent pas à quoi ils s'exposent.

Dans le milieu mystérieux où vit notre histoire, on pourrait croire à quelque diablerie ; mais, en vérité, point n'en était besoin. La moindre chose suffit : une bougie tombée, une lanterne cassée, une lampe qui se renverse. La charmante villa du colonel était une bâtisse légère. Vers dix heures et demi, les dormeurs s'éveillèrent en sursaut, suffoqués par une épaisse fumée. Ils perdirent du temps à se frotter les yeux. Les têtes étaient encore fort troubles ; on s'accusa mutuellement, on se disputa, on se gourma. Le feu n'en allait que mieux.

On sortit enfin. Les flammes s'élançaient déjà par les fenêtres du premier étage.

Heureusement l'aile droite, où le vicomte Paul dormait d'ordinaire, restait loin du foyer de l'incendie. Fanchon et Joli-Cœur, les deux gardes-du-corps de l'enfant, sommeillaient.

Plusieurs songèrent bien à les éveiller, mais en ce moment, des cris lamentables partirent du second étage. C'était M. Galapian qui implorait secours pour lui et ses économies.

Il était là, en chemise, à la fenêtre de sa chambre. Il appelait chacun par son nom. Il prenait Dieu à témoin, lui qui ne croyait qu'au diable. Il promettait des monceaux d'or.

On dressa des échelles. Rien ne menaçait encore le quartier du vicomte Paul. On prit le temps de sauver ce Galapian, et par la même occasion le bon abbé Romorantin, qui prit sa course vers le logis de son élève.

Ce fut lui qui éveilla Joli-Cœur et Fanchon.

— Le lit du vicomte Paul est vide ! s'écria-t-il avec angoisse.

Tout le monde avait oublié la dernière fantaisie du pauvre enfant.

Personne ne se souvenait que le vicomte Paul avait voulu coucher dans la chambre du colonel. — tout en haut de la maison qui désormais

flambait comme un immense bûcher. Ce fut d'abord une grande stupeur, — puis un cri de détresse : — Paul ! Paul ! le trésor de madame la comtesse, le fils unique du colonel !

XXXIII

Les assauts.

Il n'y eut guère que M. Galapian

pour garder son sang-froid. Encore criait-il aussi haut que les autres, parce qu'il avait perdu une de ses pantoufles.

L'abbé Romorantin se jeta comme un fou dans l'escalier ardent et revint tout grillé, le pauvre brave homme.

Déjà Joli-Cœur avait dressé la grande échelle des couvreurs et grimpa. Un châssis de fenêtre tomba sur lui et le rejeta blessé sur le pavé de

la cour. Fanchon, agenouillée, pria en se frappant la poitrine. Tout le monde avait bien du chagrin, mais cela ne savait point le vicomte Paul.

A chaque instant on s'attendait à voir le pauvre bel enfant paraître, blanc de terreur parmi le rouge vif des flammes, à la fenêtre ouverte de la chambre haute.

Mais la fenêtre restait fermée, et le



L'Incendie. (Page 176, 2ème colonne.)

vicomte Paul ne se montrait point. Dormait-il au milieu de tous ces fracas et au-dessus de cette brûlante fournaise ?

Joli-Cœur sauta sur un cheval, sans selle ni bride, et courut vers la ville. C'était un vieux soldat. Il éveilla la

caserne de hussards avant de prévenir le colonel.

Les hussards vinrent les premiers. Ils mirent bas l'uniforme. Quatre cents hommes demi-nus donnèrent le premier assaut à l'incendie. Le feu est un terrible ennemi. Ah ! si c'eût

été aussi bien un fort défendu par des Cosaques !

Le feu fut vainqueur. Trente blessés restèrent couchés sur le pavé de la cour.

Les pompiers arrivèrent ensuite. Des héros, ceux-là, qui accoutument

depuis longtemps la foule à voir le merveilleux récit de leurs modestes prouesses. Ils ont tant fait qu'on s'habitue à ces exploits de tous les jours. Il semble qu'on ne leur doive plus rien et qu'ils soient de fer ou de pierre.

Les pompiers ! J'ai vu des gens rire en prononçant le nom de ces soldats du dévouement sublime.

L'eau s'élança en gerbes étincelantes et retomba sur le brasier qu'elle aviva. C'était comme une colossale fusée qui couvrait toute la colline de sa poussière de feu. — Puis, le premier moment passé, le feu pâlit, la fumée s'épaissit.

A leur tour, les pompiers tentèrent l'escalade, car tout autour d'eux on disait :

— Dans la chambre du haut, tout en haut, le fils de la maison est couché.

Les pompiers montèrent, plus froids, plus prudents, plus expérimentés que les hussards. Ils arrivèrent plus haut. Ils n'arrivèrent pas au bout.

Le pavé de la cour eut d'autres blessés, et le brave qui dirigeait l'escouade prononça tout bas :

— L'enfant du colonel est perdu !

XXXIV

L'escalier.

Où était-il donc le colonel comte Roland de Savray ? on l'avait vu quitter la calèche et gravir la colline. Personne n'avait remarqué que sir Arthur montait, l'Anglais à barbe jaune, derrière lui.

Le comte Roland n'était nulle part. On le cherchait en vain. C'était une chose étrange que l'absence du maître dans ces circonstances désespérées.

La comtesse Louise restait toujours évanouie dans sa calèche. Personne ne la gardait. Cocher et valets étaient au feu.

Hussards et pompiers, réunis cette fois, se préparaient pour une suprême tentative. L'escalier central était à nu par suite d'éboulements successifs. On espérait l'atteindre.

Pour quiconque n'a jamais vu réussir les splendides folies du courage, c'était une entreprise extravagante.

Les trompettes du régiment de hussards sonnèrent comme pour la charge, et deux bataillons intrépides se ruèrent sur la villa embrasée.

En ce moment, la comtesse Louise s'éveillait.

Elle put voir ces anges noirs marcher dans le feu... vaincre le feu,

allions-nous dire, car les deux escouades pénétrèrent jusqu'à l'escalier.

Mais l'escalier s'abîma, lançant vers le ciel une colonne d'étincelles tourbillonnantes.

Il y eut une exclamation profonde comme un râle.

Puis un cri d'étonnement joyeux.

Car tout le monde vit, et la mère comme les autres, un homme, — était-ce un homme ? — qui paraissait à la fenêtre de la chambre haute.

Cet homme était de grande taille. Il portait une grande barbe que la poussière de feu saupoudrait ; il avait un long bâton à la main ; il tenait entre ses bras un enfant, vêtu seulement de sa chemise blanche.

Et l'enfant semblait dormir.

La comtesse Louise tendit ses bras tremblant. Elle n'avait pas de paroles ; mais comme son cœur tout entier jaillissait vers Dieu !

L'homme emjamba le balcon. L'incendie l'éclairait mieux que n'eût fait un beau soleil d'été. Il était calme et recueilli. Derrière lui... était-ce un flocon de fumée ou une forme humaine ? Bien des gens parmi ceux qui étaient là frémissant, espérant, admirant, prononcèrent le nom de Lotte.

Et il y en eut qui ajoutèrent ; ceux qui savaient l'histoire de Lamballe :

— La fille du Juif errant !

XXXV

Disparition de sir Arthur.

Encore une fois, où était le comte Roland de Savray, le maître, le colonel, le père ?

Il n'y avait plus d'escalier, et les flammes léchaient les pans de murailles noircies. L'homme du balcon avec sa barbe saupoudrée d'étincelles se mit à marcher, à descendre. Il se servait des débris de murailles comme de gradins, son pas était sûr et lent. L'enfant semblait dormir toujours entre ses bras.

Il atteignit le sol de la cour. Un grand cercle se fit autour de lui ; composé de gens qui admiraient et qui avaient peur.

Joli-Cœur et Fanchon baisèrent un pan de sa houppelande brûlée ; le bon abbé Romorantin balbutiait une oraison. M. Galapian n'osa pas prier l'homme de lui aller chercher son autre pantoufle, mais il en eut envie.

L'homme traversa la cour et descendit la colline. On savait où il allait, et chacun disait :

— La mère ! la pauvre mère ! comme elle va être heureuse !

Quand l'homme était tout près, on

ne voyait point cette forme indécise qui ressemblait à la petite Lotte. Mais quand l'homme s'éloigna, descendant la pente, les lueurs de l'incendie éclairèrent une vision vague qui semblait onduler à la brisée des nuits. La vision suivait l'homme.

L'homme remit l'enfant à la mère et ne s'arrêta point pour entendre ses actions de grâces. Il continua sa route. On le vit disparaître derrière les peupliers.

En ce moment, le colonel comte de Savray se montra tout à coup auprès de la calèche. Il y avait en lui quelque chose d'étrange et d'inusité. Quoi ? nul n'aurait su le préciser.

— Le bambin est sauvé, tant mieux ! dit-il d'une voix qui était bien la voix du colonel, mais où il y avait comme un écho de l'accent guttural de sir Arthur. Tout ça a donné bien de l'embarras.

La comtesse cessa de caresser passionnément le vicomte Paul, qui allait s'éveillant dans un sourire. Cette voix la blessait autant que les paroles prononcées.

Était-ce bien le comte Roland qui parlait, le comte Roland qui avait pour son fils unique une tendresse si folle ?

Joli-Cœur et Fanchon échangeaient un regard.

Le vieux gentilhomme avait cette voix-là à Lamballe... commença le hussard.

— Quand d'honnête qu'il était il devint damné coquin ! acheva la nourrice.

Le colonel, cependant, baillait à se démettre la mâchoire.

— Ça, dit-il, allons coucher à l'auberge. La maison était assurée, je m'en moque !

La comtesse se recula pour ne le toucher point. Son cœur aimant s'étonnait de ne plus sentir qu'une froide répugnance. Elle serrait contre sa poitrine le vicomte Paul qui disait tout bas :

— Qu'à donc papa ? C'est bien papa, et pourtant je n'ai pas envie de l'embrasser.

Le lendemain, le colonel avait perdu tout à fait cet accent anglais, mais la comtesse Louise et son fils étaient bien tristes sans savoir pourquoi.

— Sir Arthur avait disparu, et depuis on ne le revit plus à Tours en Touraine.

PAUL FÉVAL.

(A continuer.)

Les Chevaliers

DE LA

CROIX BLANCHE.

PREMIERE PARTIE

III

(Suite.)

 IACOMMUCCIO remplit son gobelet d'un vin pétillant, couleur d'ambre, et le choquant contre celui de Zeno :

— A la santé du magnifique Clelio Zadoër ! s'écria-t-il d'un ton narquois. C'est un généreux patron !

— A la santé de l'illustrissime Stella ! riposta Zeno, en souriant, c'est une vénérable personne !

— Quarante ducats pour expédier un damoiseau sur les bords du Styx !...

— Quarante ducats pour surveiller les faits et gestes d'un étourdi !...

— Seulement, il y a quelque petite difficulté, très cher Zeno. C'est que si tu gagnes tes quarante ducats, je ne pourrai gagner les miens, puisque l'étourneau sera mort et qu'il sera conséquemment fort inutile de le surveiller.

— C'est vrai, Giacommuccio bien cher ! Mais d'autre part, si je ne plante pas six pouces de mon joujou entre les côtes de ce beau fils auquel mon glorieux patron daigne s'intéresser, il en arrivera que tu mettras quarante ducats dans ton escarcelle, et que la mienne restera vide !

— C'est raisonner en professeur de philosophie, Zen, mon tendre ami. Verses-moi rasade de ce Marsala pour m'éclaircir les idées.

— Giacommuccio, mon frère chéri, jouons à pile ou face la vie du français, veux-tu ?

— Zeno, ce jeu est digne d'écoliers de douze ans ! Je te proposerais mieux, si j'osais...

— Ose donc, par la barbe du roi Roger !...

— Mais ta vertu est si scrupuleuse,

et la délicatesse si prompte à s'effaroucher...

Le corfiote prit par son col mince un des flacons garnis de paille tressée et le brisa contre la muraille, en riant aux éclats.

— Ma vertu est solide... comme ce verre, déclara-t-il ensuite. J'avoue, en effet, que je suis facile à intimider, ayant l'âme sensible. Ainsi j'eus grand peine, l'autre jour, à crever les yeux de ce riche berger de Caltanissetta qui prétendait avoir reconnu sous le masque de l'Argentino...

— Chut ! fit Giacommuccio d'un air effaré.

— Sang du pape !... Chut ! répéta le jeune handit. Ce riche berger venait à Palerme pour conter à notre seigneur, le vice-roi, la vision qu'il avait eue. Alors je le fis aveugle...

— Il lui restait la langue.

— Oh ! mon compère Guiscard se chargea de la lui couper, acheva Zen, — modestement. — et le berger médite à l'hôpital sur le danger qu'il y a d'y voir trop clair et de parler trop tôt. Je lui porterai des oranges, un de ces jours. En attendant, mon doux ami, propose...

— Eh bien ! la *signora* voudrait que le jeune homme ne fut pas endommagé. Tu auras quarante ducats du comte Clelio, si tu le tues : Je t'en offre autant pour ne pas le tuer. Une égratignure, c'est bien payé.

— Diavol ! c'est ce qu'on appelle tirer deux moutures du même sac.

— La main droite doit ignorer ce que reçoit la main gauche.

— Précepte judicieux !... Je passerai pour maladroit.

— Refuse-tu, Zen, couleuvre que j'ai réchauffée dans mon sein ?

— Non pas, Giacomo, sauvage à face de mandrille ! Mais à une condition. Où conduiras-tu ce Raphaël, en sortant de chez la *signora* ?

— Où te plaît-il de l'attendre ?

Le corfiote réfléchit un moment :

— Au bas du piano del Papirèto, répondit-il. C'est un bon endroit, désert, isolé, avec des enfoncements propres à cacher une demi-douzaine de compagnons aimables... Je serai seul, du reste, puisqu'il suffit de le blesser. Et si mon maître se fâche...

— Peuh ! répartit Giacommuccio d'un air de bravade, nous lui ferons donner un bon avis par les Neuf : il se taira. Donc, à cette nuit, camarade, et ne bois pas davantage, à cette fin de ne pas commettre de sottise.

— Tu pars ?

— Il sera minuit dans un quart d'heure, et c'est tout juste le temps qu'il me faut pour aller à la Prétoria.

Il s'enveloppa d'un sayon brun, et se couvrit le visage d'un masque.

Déjà le tavernier Gelasio avait clos

les volets de sa maison. Il ferma la porte sur l'honnête Giacommuccio et revint auprès de Zen, qui débouchait une seconde fiole de Marsala, et tous deux se mirent à boire, en jouant aux dés, pour employer agréablement les quelques heures qui devaient s'écouler avant le moment où Zeno s'apostera pour assassiner la victime désignée à son poignard.

Quant à Giacommuccio, il se dirigea d'un pas alerte vers la place du Prétoire, en sifflant une ariette entre ses dents.

— Comme il arrivait devant la fontaine monumentale, chargée de statues et d'animaux, qui obstrue cette place, une petite voiture basse et sans armoiries, conduite par un cocher en livrée sombre, traversa la rue Macqueda et vint s'arrêter à l'entrée d'une impasse, entre le théâtre Bellini et l'église Sainte Catherine.

— Est ce toi, Zulficar ? demanda Giacommuccio, entre haut et bas.

— *Inchallah* que ce ne fut pas moi, Giacomo, Giacomino, Giacommuccio, ou quelque soit ton nom ! — Au lieu de me promener à l'heure qu'il est, à travers la ville, je dormirais sur ma paillasse de feuilles de maïs et je rêverais peut-être aux temples de Phylé, aux prairies des bords du Nil, à Zetibé, la sœur de mon âme...

— Tais-toi, bavard ! l'interrompt l'écuyer de la dame aux étoiles.

Il s'adossa à la vasque inférieure de la fontaine, et demeura immobile écoutant l'eau jaillir en fusées et couler en nappes sur le bronze et le marbre.

Les reverbères s'éteignaient l'un après l'autre, et bientôt les abords du palais du Sénat furent plongés dans une obscurité profonde.

Les douze coups de minuit tombèrent lentement du clocher voisin. A cet instant précis, un pas rapide retentit sur les dalles.

Un homme apparut au coin de Macqueda. Il regarda autour de lui, et aperçut la voiture, à peine éclairée par ses lanternes. Il s'approcha.

Giacommuccio vint au-devant de lui, et d'une voix brève dit ce seul mot :

— *Splendet !*

— Ah ! dit Raphaël, c'est vous qui êtes mon guide ? Où me conduisez-vous ?... Je vous prévient que je suis armé.

Il entr'ouvrit les pans de son raglan, et montra deux pistolets pendus à sa ceinture. L'autre haussa les épaules et, sans prononcer une parole, ouvrit la portière du petit coupé.

Raphaël, un peu hésitant, le regarda de nouveau, puis décidé, sans doute, à aller jusqu'au bout de l'aventure, il monta délibérément.

L'estafier prit place à côté de lui, ferma la portière, poussa un ressort, et tout à coup un store métallique s'abattit sur les glaces.

Le cocher toucha son cheval et la voiture partit au galop d'un excellent cheval corse.

Elle fit de nombreux détours, car Raphaël l'entendit rouler pendant une demi-heure sur les dalles et sur le pavé. Puis le bruit s'amortit soudain, et les fers du cheval retentirent plus sourdement. On courait alors en rase campagne. Mais aucune fissure ne laissait passer la moindre lueur, et, dans ces ténèbres compactes, il fut impossible au jeune homme de se rendre compte du chemin qu'il parcourait.

Il essaya plusieurs fois, vainement, d'interroger son compagnon, qui se renferma dans un silence absolu.

Il s'abandonna alors à des réflexions assez mélancoliques, se reprochant de s'être engagé par forfanterie dans cette affaire, inutile autant que périlleuse. Non pas qu'il manquât de courage, mais il était d'un caractère sérieux, lorsqu'il n'obéissait pas tout d'abord à l'impulsion de son imagination ardente, et n'affrontait pas volontiers l'inconnu.

Il craignait d'ailleurs d'être l'objet d'une mystification, et cette pensée lui était importune.

Une heure environ après avoir quitté la place du Prétoire, l'élégant équipage ralentit sa course. Un coup de sifflet, modulé d'une façon bizarre, arracha Raphaël à ses rêveries.

— Il est temps encore, voulez-vous retourner en arrière? lui demanda son guide, en italien, mais avec un accent guttural.

— Tiens! vous n'êtes pas muet?... s'écria Raphaël affectant une gaieté moqueuse. Non, non, je ne reviens jamais sur mes pas.

— Veuillez me permettre, en ce cas, de vous bander les yeux.

— A quoi bon? Je m'engage à ne rien voir...

— J'ai ma consigne.

— Faites donc. Mais c'est un manque de courtoisie. J'aurais donné ma parole de fermer les yeux, que je l'aurais tenue. Tandis qu'ainsi, je vous en prévient, je ferai mon possible pour voir ce qu'on a intérêt à me cacher.

Il fut aussitôt enveloppé d'une sorte de manteau, dont le capuchon d'étoffe épaisse enserra sa tête, couvrit son visage, et fut attaché sur sa poitrine par de solides agrafes. En même temps ses poignets furent ramenés sur son dos et saisis par des anneaux de fer garnis de velours qui lui interdisent le moindre mouvement. Il ne pouvait dès lors, ni sou-

lever son voile, ni remuer les bras, et se trouvait à la merci de ceux qui l'entouraient.

Un claquement sec l'avertit que la portière s'ouvrait. Soutenu par Giacomuccio il posa le pied sur le marchepied, puis à terre. Il sentit qu'il marchait sur la pierre. Il monta douze marches, recouvertes d'un tapis moelleux, entendit une porte glisser sur la laine et traversa un assez vaste appartement. Ses mains furent enfin débarrassées de leurs entraves :

— Enlevez le capuchon! lui dit une voix claire.

Il fit sauter les agrafes, impatientement, et fut ébloui par la transition subite d'une obscurité opaque à une lumière éclatante.

Il se trouvait seul dans un petit salon octogone, décoré de peintures dans le goût pompéien, des figures allégoriques sur un fond noir, encadrées de larges corniches en jaune antique. De la voûte, creusée en nid d'abeille, dorée sur toutes les arêtes, descendait un lustre vénitien chargé de bougies.

Devant lui était dressée une table chargée de cristaux et de porcelaines. Des mets choisis fumaient dans les plats ciselés; des fruits emplissaient de riches corbeilles en filigrane d'argent; les vins étincelaient, rubis en fusion, dans de superbes aiguières aux anses de métal.

— Mangez et buvez! reprit la même voix.

Raphaël chercha du regard l'être qui venait de parler, et qui cependant restait invisible.

Et supposant que, puisqu'il entendait, lui, on l'entendrait aussi, il répartit résolument :

— Je n'accepte l'hospitalité que des gens que je connais. Je ne toucherai donc à rien de ce qui est sur cette table.

Il achevait à peine ces mots qu'une porte, haute et large, aux panneaux sculptés s'ouvrit à deux battants.

Raphaël poussa un cri de stupeur, et fit un pas en avant, presque malgré lui.

IV

LES NEUF DE LA CROIX-BLANCHE.

L'étrange spectacle qu'il avait sous les yeux était bien fait pour captiver les regards du jeune homme et pour exciter son émotion.

Au fond d'une sorte de chapelle, dans un hémicycle soutenu par des colonnes de marbre cipolin, s'élevait une estrade, supportant trois sièges d'ébène sculptés.

Les murailles étaient tendues de

velours noir, orné de galons, de crépines et de franges d'argent.

Douze candélabres gigantesques, soutenus par des statues de grandeur naturelle, portaient chacun douze cierges qui répandaient une lumière éblouissante.

Trois personnages étaient assis sur l'estrade, et un quatrième, au bas de celle-ci, derrière une balustrade d'albâtre ouvree à jour, en avant de laquelle on voyait sur un prie-Dieu drappé de velours étoilé d'or le livre des Évangiles, ouvert à cette page de saint Jean :

In princip'o erat Verbum...

Tous les quatre portaient le même costume, d'une magnificence extrême. Une simarre de satin blanc, brodée d'argent, sur une toge de tapis moiré. Une cagoule, de soie blanche, percée de deux trous à la hauteur des yeux, semblable enfin à celle des pénitents, couvrait leur tête et leur visage de telle façon que, non-seulement on n'aurait pu reconnaître les traits, mais encore le son de la voix, totalement modifié par l'épaisseur du voile.

Immobiles, impassibles, rigides sur leurs chaises curules, les membres de ce mystérieux conciliabule ne firent pas un mouvement, en voyant s'avancer vers eux Raphaël, derrière qui la porte se ferma tout à coup, et qui se trouva seul, en présence de ce tribunal secret.

Le jeune homme, d'ailleurs, ne manifestait aucune crainte, et se présentait avec autant d'aisance et de bonne grâce que s'il eût été introduit dans un salon.

Il examina d'un rapide coup d'œil le lieu où il se trouvait; ses regards allèrent des tentures aux plus superbes aux colossales figures qui soutenaient les flambeaux, puis se reporta sur ses hôtes redoutables, devant lesquels il s'inclina :

— Suis-je parmi les Neuf de la Croix-Blanche? demanda-t-il alors d'un ton qui n'était pas exempt de quelque persiflage.

L'homme assis au bas de l'estrade prit la parole, après un instant de silence et, d'une voix grave, répondit :

— Vous obliez qu'il ne vous appartient nullement d'interroger. Vous avez témoigné le désir de comparaître devant le conseil des Neuf. S'il ne s'agissait que de satisfaire une vaine curiosité, pensez-vous que le conseil aurait déferé à ce désir? Il y va, au contraire, d'intérêts d'un ordre supérieur.

— En quoi puis-je être mêlé à ces choses? observa Raphaël, brusquement. Je suis étranger à ce pays...

— Peut-être! Vous n'avez pas de nom, pas de famille, pas de patrie.

— Je me nomme Raphaël Maillezaïs...

— Vous vous nommez Raphaël. Vous avez été confié dès le berceau, à une honnête veuve, Eugénie Gabriel, qui habitait la petite ville de Maillezaïs, en Vendée. A l'âge de dix ans vous fûtes placé dans un collège où vous avez terminé vos études. Votre protectrice mourut peu de temps après qu'on vous eut séparé d'elle, et vous ne l'avez jamais revue. Est-ce exact ?

Raphaël, étonné, inquiet, ne que balbutia timidement :

— Oui... Tout cela est vrai... Comment le savez-vous ?

— A dix-sept ans, vous étiez seul, sans ressources, continua l'orateur du même ton monotone, et, par surcroît, vous étiez libre. Que fussiez-vous devenu, si vous n'aviez eu d'invisibles bienfaiteurs, qui ne se sont jamais trahis, et dont vous avez eu la prudence de ne jamais parler ? Vous poursuivez assidûment vos études : vous travaillez dans les bibliothèques, dans les musées. Admis parmi les élèves du peintre Le Cerbonnier, vous faites sous sa direction de rapides progrès, et vous devenez un artiste. Mais votre imagination domine trop votre raison pour que vous ayez de la constance. Vous abandonnez la peinture pour la musique et la poésie, ses deux sœurs... Vous vivez des libéralités secrètes de votre bienfaiteur inconnu. Chaque mois vous recevez un billet de mille francs sous une enveloppe de couleur bleue, et scellée d'un cachet portant cette devise : *A cruce victoria*.

— Je reste confondu ! l'interrompit Raphaël, au comble de la surprise. J'ignore comment vous pouvez savoir des choses dont personne au monde n'a reçu la confiance de ma bouche.

— Vous avez cherché plusieurs fois à dépister vos protecteurs inconnus, reprit l'orateur, sans émoi. Vous avez changé de logement ; vous avez fait des voyages ; vous avez pris un autre nom. Où que vous fussiez, néanmoins, le premier jour de chaque mois vous receviez la somme, toujours sous le même sceau. Par un sentiment de délicatesse, exagéré sans doute, mais qui vous honore, vous préleviez sur cette somme ce qui était strictement nécessaire à vos besoins, et le reste était déposé au fur et à mesure chez Bernard frères et Nédel, banquiers, rue de Provence, à Paris.

— Par ma foi ! c'est remarquable, s'écria Raphaël, qui avait maintenant recouvert tout son sang-froid, et semblait se divertir de l'accent d'imperturbable simplicité que mettait son interlocuteur à lui débiter ces rensei-

gnements si précis ; il serait curieux que vous connussiez l'état de mon compte chez mes banquiers...

— Nous savons tout ce que nous avons intérêt à savoir, fit observer l'orateur, sans se départir de son calme. Rien de ce qui vous concerne n'échappe à nos investigations, absolument désintéressées, du reste. Vous possédez, inscrits à votre crédit chez Bernard frères et Nédel, *neuf mille trois cent soixante quatorze francs*. Mais tout ceci n'est utile que pour vous prouver que votre existence, dans ses plus minimes détails, est l'objet d'une surveillance minutieuse.

— Je le constate, s'écria Raphaël dont le front se couvrit d'un nuage. Ai-je tout au moins, le droit de vous demander pourquoi l'association des Chevaliers de la Croix-Blanche, dont je n'avais pas entendu parler avant mon arrivée en Sicile, daigne s'occuper ainsi de mes affaires ?

— Et pourquoi êtes-vous, monsieur, venu en Sicile ? demanda l'orateur sans plus s'émouvoir, bien que l'accent du jeune homme trahit une assez vive irritation. Vous étiez fort tranquille, à Paris, dans votre logement du quartier Latin, et vous acheviez ce recueil de poésie que tout adolescent rêve de voir s'épanouir aux devantures des libraires. Le mois dernier, sous l'enveloppe bleue, vous trouvâtes, pour la première fois, une lettre ainsi conçue : "Partez demain pour Marseille. Embarquez-vous à bord du *Mæris* pour Naples, et de Naples pour Palerme. Vous y trouverez sûrement des amis, peut-être une famille."

— Ce sont les termes textuels du message, répliqua Raphaël, plus ému qu'il ne voulait le paraître. Cette lettre, l'un des vôtres, certainement, l'a écrite... Les amis qu'on me promet, est-ce vous, messieurs ? J'ai obéi, supposant que celui qui, depuis tant d'années, pourvoit à mes besoins, a le droit de commander.

— C'est en effet l'un de nous qui l'a écrite, cette lettre, prononça d'une voix mélodieusement sonore le personnage assis entre les deux autres, sur l'estrade, et qui, jusqu'alors, avait gardé un majestueux silence. Raphaël, c'est ici que doit se dénouer ta destinée. Sois prudent, sois fort... Un jour, bientôt peut-être, tu seras grand !

Le jeune homme fit encore un pas en avant, et d'une voix où vibraient enfin les sentiments qu'il avait eu la force de contenir jusque-là :

— Messieurs, s'écria-t-il, si mon bienfaiteur est parmi vous, qu'il sache que ma vie entière sera vouée à l'aider, à l'honorer, à le servir... Je ne suis pas de ceux à qui la reconnais-

sance pèse... J'entends payer ma dette..

— Raphaël, sur l'Evangile du Christ, jure que tu obéiras quand l'heure seras venue, reprit le chef des Neuf, sans faire un mouvement.

Raphaël posa la main droite sur le livre sacré, et fléchissant le genou :

— Un serment prêté sur la parole de Dieu, dit-il, ne peut engager à rien qui soit contraire à l'honneur chrétien. Je jure donc que j'obéirai aveuglément à tout ce qui me sera commandé par celui qui m'adoptant pour son fils, a rempli auprès de moi les devoirs d'un père.

— C'est bien ! reprit alors le premier orateur : Tu es désormais le pupille des Neuf de la Croix-Blanche. Malheur à qui te menacerait !

Il étendit la main vers un timbre placé auprès de lui, et frappa un coup retentissant.

Une porte dissimulée sous les draperies noires s'ouvrit et Raphaël vit paraître deux hommes, vêtus de longues tuniques d'écarlate, le visage couvert d'un masque rouge, armés chacun d'une épée nue, qui vinrent se ranger à ses côtés.

Soudain il cessa de voir et d'entendre. On venait de jeter sur sa tête un ample capuchon ; en même temps il se sentit saisir sous les bras, et mis ainsi dans l'impossibilité de se débattre, il se laissa entraîner, sans savoir où on le conduisait.

Lorsqu'on lui enleva son bandeau, il se trouva dans une vaste salle, d'architecture mauresque, splendidement décorée.

Une galerie à ogives triflées, reposant sur des couples de colonnes torsées, régnait autour de la salle, illuminée d'un nombre infini de cierges brûlant dans un immense lustre arabe en verre, où se reflétaient toutes les nuances du prisme.

Les draperies, de velours nacarat faisaient ressortir les dorures, le vermillon et l'azur des arabesques, l'éclat des marbres et du bronze. Une mosaïque où le lapis et la malachite s'unissaient au jaspe et au porphyre s'étendait sur le sol comme un tapis smyrniote aux dessins élégants et capricieux.

Aux angles, dans des cuves en émail cloisonné, s'élevaient des pyramides de fleurs, et, sous les arcades trilobées, de brûle-parfums d'argent niellé, d'un art exquis, s'échappaient des spirales de fumée ondoyante.

Raphaël se vit entouré de neuf serviteurs de la Croix-Blanche, tous vêtus de la tunique écarlate, agrafée sur les épaules par de grosses étoiles d'argent, et tenant à la main un glaive à lame large et courte, de forme antique.

Neuf fauteuils dorés, en forme d'X, sans dossier, étaient rangés en fer-à-cheval au centre de la pièce, devant une table faite d'un seul bloc d'acier poli, soutenu par des griffons et des chimères de bronze. Sur cette nappe métallique, d'un insoutenable éclat, brillait un anneau d'argent, ayant pour chaton un rubis taillé en étoile.

Soudain, les premiers accords d'une musique céleste retentirent, partant d'une tribune invisible; c'étaient des voix d'enfants, mariées aux sons

cristallins de l'harmonica, alternant avec des voix mâles accompagnées des mugissements de l'orgue.

Cette mélodie pénétrante, l'odeur balsamique des fleurs et des parfums capiteux qui se consumaient dans les cassolettes, la richesse de la décoration, la profusion des peintures et de l'or, toutes ces choses réunies pour flatter les sens et troubler l'esprit, faisaient une impression profonde sur Raphaël, nature essentiellement nerveuse et irritable. Il se croyait le jouet d'un rêve, n'ayant entrevu ces

merveilles que dans les fantastiques visions de la poésie orientale.

Il sentait une torpeur étrange envahir tout son être; ses forces allaient le trahir, et peut-être eut-il défailli, si, au moment où les deux théories de chanteurs s'unissaient en un chœur d'une sauvage et grandiose harmonie, dominant le fracas de l'orchestre, une porte chargée de découpures d'argent, ciselées comme des bijoux de princesse, ne s'était ouverte pour livrer passage aux Neuf, qui s'avancèrent lentement, laissant trai-



Raphaël posa la main droite sur le livre sacré. (Page 179, 3ème colonne.)

ner sur la précieuse mosaïque les plis, roides de broderies, de leurs amples simarres.

Tous les Neuf portaient un costume plus splendide encore que celui des membres du tribunal des Quatre. Les pierreries enchâssées dans les broderies d'or chargeaient à ce point leurs dalmatiques qu'elles ne faisaient pas un pli. C'était un ruissellement d'étincelles, courant sur la moire d'argent.

Le chef, très petit, à la démarche nonchalante, portait un diadème fait d'étoiles en rubis, et tenait à la main un sceptre, ou plutôt une crosse, dont la hampe se terminait par une fleur de lotus largement épanouie, comme l'insigne royal des Pharaons d'Égypte.

Il prit place derrière la table d'acier, et ses compagnons se rangèrent autour de lui.

Quand ils furent assis, les porte-

glaves aux tuniques d'écarlate se rangèrent sous les arcades.

Puis tout d'un coup les chants cessèrent; la viole, la harpe, l'harmonica vibrèrent une fois encore, l'orchestre se tut, un grand silence se fit.

Raphaël restait immobile au milieu de la salle, et ne voyait maintenant que ces neuf personnages, roides sous leurs habits superbes, semblables à des statues de métal, dans la pose

grave et l'attitude solennelle des figures hiératiques.

Était-ce donc pour lui que l'on déployait cette pompe ? Était-ce pour charmer ses yeux, amolir son cœur, dominer sa volonté ?

Quel but poursuivait la mystérieuse association ? D'où provenaient ces richesses, dignes d'un puissant monarque ? Et par quel prodige ces merveilles restaient-elles inconnues, puisque le secret en était livré à tant de serviteurs intéressés à trahir ?

Il s'aperçut que deux membres du conseil des Neuf l'examinaient, il devina que sa présence causait une vive surprise à ces deux hommes, dont il sentait, sans le savoir, le regard peser sur lui.

Il attendait, impatient, lorsqu'enfin la voix de l'orateur, qui déjà lui était familière, prononça lentement ces paroles :

— Raphaël Maillezaïs, vous voyez quelle est la puissance des chevaliers de la Croix-Blanche. Au milieu de cette grande et tumultueuse cité qui les redoute, ils possèdent un palais où ils sont libres, et dont aucun profane n'a franchi le seuil. Ils déjouent toute surveillance, ils défient la trahison. L'espionnage ne peut rien contre eux ; les hommes qui détiennent l'autorité sont impuissants à les découvrir. Donc, nous sommes les maîtres, puisque Palerme obéit à nos ordres, et que notre seul nom fait trembler la Sicile. Par un privilège unique, vous avez pénétré dans notre sanctuaire ; votre personne est désormais sacrée pour nous et pour nos serviteurs. Tous les désirs que vous formulerez seront satisfaits : vous êtes protégé par une force à laquelle rien ne résiste. Maintenant, sachez-le : nous poursuivons un but noble, élevé, grandiose. Entre nos mains vous n'êtes point un instrument ni un moyen. Vous saurez plus tard ce que la Croix-Blanche attend de vous. Jurez que tout ce que vous avez entendu et vu dans cet enceinte, vous ne le dévoilerez à personne, en quelque circonstance que ce soit, ni par parole, ni par écrit, ni par signe.

Raphaël fit un pas en avant :

— Je consens à le jurer, dit-il : mais je vous prévins que je n'engage pas ma foi à vous servir, et que je garde ma liberté pour le présent et pour l'avenir.

— Jurez !

— Je le jure.

— Ne vous inquiétez pas de l'avenir, continua l'orateur sans faire un geste. A chaque jour suffit sa peine, le lendemain est à Dieu. Vous pouvez, à cette heure, vous retirer : Le mot d'ordre auquel vous reconnaissez

nos affiliés est celui-ci : *La victoire vient de la Croix*. Fiez-vous à quiconque prononcera ces mots en vous montrant l'anneau d'argent orné d'une étoile en rubis. Quand vous aurez besoin de notre aide, attachez au balcon de votre fenêtre un ruban rouge. Et souvenez-vous que si un seul mot sort de votre bouche, vous serez frappé à mort le jour même, avant que le soleil ait achevé sa course dans les cieux.

— Ne menacez pas ! s'écria Raphaël en fronçant le sourcil. Je suis jeune, mais je sais tenir un serment.

Les neuf se levèrent alors, et tous étendirent la main, en psalmodiant une sorte d'invocation sur un mode guttural, en langue arabe. Les porteglaives s'avancèrent, l'épée nue à la main, et formant un triangle enveloppèrent le jeune homme, tandis que les Neuf s'éloignaient à pas mesurés.

En même temps, la harpe préluda, puis l'orgue éclata soudain emplissant d'harmonie la vaste salle mauresque.

Les lumières s'éteignirent une à une, et bientôt il ne resta que la clarté blafarde d'une lampe, suspendue à la voûte dans un globe d'albâtre.

Alors Raphaël fut de nouveau enveloppé dans un manteau dont le capuchon se rabatit sur son visage, et devenu docile, il se laissa guider, sans plus chercher à distraire la surveillance de ses gardiens.

Il marcha ainsi pendant quelques minutes, puis il fut assis dans la voiture, dont le store métallique se ferma aussitôt, et le cheval, cinglé d'un coup de fouet, l'emporta au galop.

V

LE DEUXIÈME ACTE DE LA COMÉDIE.

En sortant de la salle mauresque, les neuf membres du conseil de la Croix-Blanche se séparèrent aussitôt, sans prononcer une parole. Un seul, qui, sous la simarre brodée gardait l'attitude affaissée, la démarche lente et pénible d'un vieillard, s'approcha de celui qui paraissait être le chef du conseil : le plus petit, à la taille délicate, et dont un diadème de rubis ceignait le front.

— J'ai besoin de vous parler, à l'instant, lui dit-il. Voulez-vous m'accorder audience ?

— Je m'y attendais, mon cher ! repartit le chef d'une voix fraîche et claire, — voix de femme ou d'enfant, — et avec un léger accent de moquerie. Venez.

Il fit jouer un ressort ; un panneau de marbre tourna sur un pivot invisible, démasquant une porte secrète.

Cette porte ouverte les deux personnages se trouvèrent dans un petit salon octogone, d'une décoration et d'un effet bizarres.

Les panneaux et le plafond étaient formés des diverses espèces de laques, associées avec un goût exquis : laque du Japon en vernis noir, orné de plantes en or vierge ; laque de l'Inde rouge vermillon, à grandes efflorescences d'argent ; laque aventurine ciselé ; laque burgau, avec des éléphants en nacre de perle, posés sur des méandres entrelacés d'arabesques ; laque incrusté de pierres dures, d'écaïlle et d'ivoire.

Sur des socles en bois de santal, à l'odeur subtile et pénétrante, des statuts trônaient, Boudha bouffi, Vichnou aux bras multiples, déesses polycéphales, ayant les plus étranges attitudes.

Et, dans une sorte de niche d'émail cloisonné, une figure de Bowanie, colossale, portant autour du cou un collier de tête de mort.

La lumière, tamisée en rose par un disque de cristal dépoli, tombait de la coupole, et jetait des reflets indécis sur les meubles, cabinets chinois aux formes extravagantes, amas de coussins entassés en piles, étagères dorées que chargeaient mille objets curieux, et dans les huit angles, sur des piédestaux de bronze, huit énormes vases de porcelaine, pleins de camélias blancs, aux fleurs de cire étoilant un feuillage sombre.

Le chef se démasqua, dénoua les agrafes de sa simarre.

C'était une femme, jeune encore, d'une beauté farouche. Son teint bistré, ses yeux illuminés d'éclairs, au regard langoureux, sa bouche purpurine, le pur ovale de son visage, décelaient une origine orientale.

Ses traits peignaient la fierté, l'arrogance même ; elle avait le port altier d'une souveraine.

— Vous permettez, dit-elle, que je quitte ce lourd manteau d'argent ? Me voici à vos ordres, mon cher comte, mais suivez mon exemple, et dépouillez-vous de ce costume dont le poids accable vos épaules voûtées par l'âge.

Raillait-elle ? Sa voix mélodieuse, aux notes graves, caressait l'oreille, et vibrail, mais gardait toujours un accent d'ironie moqueuse, concentrée, qui trahissait un mépris secret de toutes choses.

Elle prit sur une console un grande coupe de métal, pleine d'une eau limpide, et but lentement, avec délices.

Elle s'étendit ensuite sur un divan que recouvrait une étoffe arabe à rayures de soie et là, jouant avec les glands d'un coussin que ses doigts

blancs effilochoaient distraitemment, elle reprit avec la même intonation sardonique :

— Me voici toute prête à vous en tendre, monsieur le comte de Peyl, mon cher complice ! Qu'avez-vous à m'apprendre que vous vous attardez chez moi ?

Le Chevalier de la Croix-Blanche auquel ces paroles s'adressaient était bien réellement Lancelot de Peyl.

Mais non plus ce gentilhomme robuste, au visage martial, aux allures hautaines qui opposait un courage désespéré aux cruautés du sort, et luttait avec une criminelle énergie contre la mauvaise fortune.

Il avait maintenant près de soixante ans, et paraissait beaucoup plus que son âge : ses cheveux blancs, drus encore sur son front ridé, flottaient en boucles épaisses ; ses épaules se voûtaient, sa paupière clignotante s'abaissait sur des yeux ternes, et ses lèvres flétries ne souriaient plus jamais. Ses traits exprimaient une souffrance incessante.

Il prit un siège, s'assit, parut chercher un moment ses mots, et subitement, comme si cette question eût brûlé ses lèvres, d'une voix un peu altérée, le ton bref, l'accent résolu, il s'écria :

— Quel est ce jeune homme, madame ?

— Ce jeune homme ?

— Oui, celui que, sans prévenir aucun de nous, vous avez, ce soir fait comparaître devant le conseil.

Nigmèh le regarda sans répondre ; puis, après un court silence elle reprit, d'un ton sec :

— D'abord mon cher comte, vous vous trompez. J'avais informé de mes intentions ceux d'entre vous qu'il me convenait de prévenir. Sur neuf chevalier, sept n'ignoraient nullement que la réunion de ce soir avait pour but d'initier un profane à nos mystères, pour adopter le jargon que quelques-uns d'entre nous prennent au sérieux. En second lieu, quel but a votre question ? En quoi importe-t-il au comte de Peyl que le conseil de la Croix-Blanche reçoive ou ne reçoive pas de nouveaux affiliés ?

— Vous le savez assez, madame !... Il y a si longtemps que vous promettez... Chaque fois que je vois un homme de cet âge... Ah ! j'ai peur que ce soit Lui !

— Eh bien ! vous connaissez le nom de ce nouvel adepte : Raphaël Maillezais. Son âge ? Dix-neuf ou vingt ans. Sa position dans le monde ? Orphelin. Sa profession ? Il en a cinq ou six : il est peintre, poète, musicien, voyageur, oisif : un artiste, en un mot. Sa fortune ? Les bienfaits

de l'association. Êtes-vous assez renseigné ?

— Je ne vois dans tout ceci, madame, aucun motif particulier qui mérite à... ce... garçon la protection de notre ordre !

— Quel intérêt l'ordre de la Croix-Blanche a de protéger Raphaël Maillezais ? Vous êtes fou, mon ami ! Depuis quand suis-je obligée de vous rendre des comptes ?

— Depuis qu'en nous associant à vos desseins, vous nous avez reconnu le droit de vous en demander.

— Erreur absolue ! Ma volonté est votre unique loi. Vous existez parce que je le veux. Vous cesserez d'exister quand je le voudrai.

— Mais ce n'est pas le politique, ce n'est pas le chevalier de la Croix-Blanche qui vous interroge !... Vous m'avez quelquefois appelé votre ami : C'est l'ami qui vous supplie...

— Eh bien ! non, je refuse toute explication. Raphaël Maillezais n'est pour vous qu'un inconnu. Le docteur l'a ramené de France : il est à Palerme depuis peu. Si vous désirez le recevoir chez vous, faites qu'on vous le présente.

— Je vous en conjure, Nigmèh !... Soyez bonne. Je vous ai rendu assez de services pour que vous ne me refusiez pas une grâce, une seule grâce, un mot d'espoir. En voyant ce jeune homme j'ai senti mon cœur battre plus vite : il m'a semblé reconnaître en lui des signes distinctifs d'une haute race... Il y a dans son regard une fierté royale... Ce nom est évidemment un nom de fantaisie. Pourquoi d'ailleurs est-il en Sicile ? Pourquoi l'y avez-vous appelé ? Est-ce lui ?

— Lui, qui ?

— Vous êtes cruelle, Nigmèh. Sa mère le pleure depuis vingt ans. Je vis, depuis vingt années, madame, auprès d'une femme toujours en deuil, dont le cœur est tellement ulcéré, qu'elle n'aime plus ni son mari, ni ses filles... Ses larmes coulent sans cesse, et la plaie va s'élargissant. Elle me hait, je le sais, et je me soumetts... Seulement, je ne veux pas, — je ne veux pas, entendez-vous ? — que le mépris succède à la haine, et j'ai peur que cette mère finisse par mépriser le père lâche et stupide, qui n'a pu ramener dans ses bras l'enfant ravi à son amour.

— Ah ! vous croyez que Raphaël est votre fils ?... Les gens à qui on a enlevé leur enfant s'imaginent le retrouver en tout ceux qui errent de par le monde, sans père, sans mère, et sans nom !

— Ce n'est donc pas lui ! Vous n'oseriez parler ainsi, Nigmèh, si vous me trompiez. Tant mieux ! Je cher-

cherai encore et ne mourrai pas, je vous jure, sans l'avoir retrouvé.

Il ajouta :

— Je vous supplie de me le dire, Nigmèh, est-il vivant, est-il mort ?

— Votre fils est vivant, monsieur de Peyl. Ne m'en demandez pas davantage. Qu'importent vos sentiments, vos douleurs, vos amours à l'œuvre grandiose que je poursuis !... Je veux atteindre mon but, et quand je devrais fouler aux pieds votre cœur, pensez-vous que cela m'arrêterait, moi qui ai sacrifié, — à une chimère, peut-être ! — ma jeunesse, ma beauté, les pures tendresses de mon âme, sans parler des richesses immenses de ma tribu, que ma fantaisie semble gaspiller.

— Vous me désespérez !... Ah ! pour quoi faut-il que je me sois laissé tenter ! J'aurais pu attendre encore !... J'ai commis des crimes inutiles : ils ne m'ont point profité, et je suis devenu, moi, le dernier Rocheraye, l'esclave d'une vagabonde, s'écria le comte en s'exaltant de plus en plus.

Il ajouta d'une voix tremblante :

— Oui, je crois retrouver mon adoré Jocelyn dans tous ces pauvres orphelins abandonnés, que pour me leurrer, vous avez fait paraître à mes yeux. Que de fois vous m'avez trompé ! Vous m'avez laissé croire que c'était le Raoul de Gavre, un bandit sans feu ni lieu, que la cour d'assises de Paris envoya aux galères pour vol à main armée... que c'était Francis Vanes, ce misérable filou ramassé dans un *workhouse* de Londres, et Reginald, ce malheureux idiot de Biccêtre !... Oh ! non ce n'est pas ce Raphaël ! Mon bien-aimé avait les cheveux blonds, des floches d'or couronnant le front le plus pur !...

— Vous m'amusez, Lancelot, s'écria Nigmèh avec un accent d'âpre moquerie. En vérité, vous m'amusez !... À l'âge qu'avait votre Jocelyn, quand Faëdineh s'en empara, — Vous vous rappelez cette vieille Faëdineh, édentée, racornie, sordide, squammeuse comme un crocodile ? On me l'a pendue à Tyburn !... — tous les enfants se ressemblent, et presque tous ont les cheveux blonds... Mais Phalti, — vous souvenez-vous de Phalti ? Il est mort à Sloboda sous le knout ! — Phalti avait pénétré, au fond des jungles du Mysore, les secrets des prêtres de Dourga : Il transformait à sa volonté de magicien savant, une figure humaine. Changer la couleur des cheveux, brunir une peau blanche et rosée, déformer les traits, n'était qu'un jeu pour cet habile serviteur... J'ai voulu que l'héritier légitime de Rocheraye fut marqué d'un signe indélébile pour que vous fussiez forcé de le reconnaître, si jamais

je l'arrache à son obscurité. Mais votre fils?... Quand je vous dirai : "C'est lui!..." vous me croirez, car il est bien de votre race d'Atride; non point le fils des vaillants ducs de la fière lignée de Wippo, mais le descendant de Judas, le rejeton de la juive hollandaise.... Ne me forcez jamais à me venger de vous, Lancelot : ma vengeance est prête, mais elle serait trop cruelle !

Le comte, atterré, hors de lui, se courba d'abord sous cet outrage, puis se redressant, une fureur sauvage

peinte sur ses traits, l'éclair de la folie luisant dans ses yeux caves, il saisit la coupe de métal et la brandit, comme s'il eut voulu en écraser la tête de son ennemie.

Celle-ci, indolemment renversée sur les coussins, étendit la main vers un gong placé à sa portée et frappa sur le sonore instrument.

Aussitôt une porte s'ouvrit, un des affidés du rang inférieur entra. Sèmma avait eu le temps de remettre son masque :

— Vous avez appelé, madame ? dit le serviteur, humblement.

Nigmèh darda sur Lancelot de Peyl un regard méprisant. Il pâlisait, il faisait effort pour garder son maintien altier.

Elle savoura un instant son humiliation, se complaisant à le voir effrayé devant elle, et dompté.

Alors, avec un geste nonchalant :

— Va-t-en, Gulé, dit-elle. Tout le monde est parti, n'est-ce pas ?

— Oui, madame ?

— Giacommuccio ?



Je veux partir pour la montagne. (Page 182, 3ème colonne.)

— Il l'accompagne le français...
— Les chevaliers ?
— L'un des maîtres attend votre bon plaisir, madame.

— Où ?
— Dans le couloir. Il désire vous entretenir d'affaires urgentes.

— Va le chercher, Gulé. Vous entendez, comte ? poursuivit l'étrange créature. Cette nuit est fertile en conciliabules secrets. Vous pouvez rester. Je sais qui est là et ce qu'on veut de moi.

Un chevalier de la Croix-Blanche franchissait le seuil.

La porte se referma derrière lui, d'elle-même. Avant qu'il eut ôté son masque, et rejeté sur ses épaules les pans de son manteau d'apparat. Nigmèh lui adressa la parole, d'un ton hautain.

— Pourquoi n'êtes-vous point parti avec les autres, comte Clelio Zadoër ? J'ai dit assez souvent que cette re- traite devait être respectée, et je ne

sache pas qu'il soit d'usage qu'on impose sa visite à une femme...

— Madame, quittez ce ton, qui n'est pas de mise entre nous, riposta le nouveau venu d'une voix acerbe. Je savais fort bien que vous n'étiez pas seule ici... Et ce dont j'ai à vous entretenir ne souffre aucun retard.

— A votre avis ?

— A mon avis, répéta le comte Zadoër, tranquillement.

Il salua M. de Peyl avec une politesse affectée, sans prononcer un mot,

vint appuyer son coude au marbre d'une console, et de haut, la tête inclinée un peu en arrière, laissa couler un regard curieux sur Nighmèh, qui fronçait les sourcils.

C'était bien ce gentilhomme de noble tournure que nous avons naguère entrevu à la Flora. Grand, d'une taille souple, il avait l'aisance des mouvements d'un soldat rompu à toutes les fatigues, la souplesse d'un gymnaste, les allures élégantes d'un dandy.

Ses épais cheveux, d'un roux fauve à reflets de cuivre, faisaient ressortir la pâleur mate de son teint qu'éclairait sa prunelle d'un bleu profond. Une moustache fine et déliée estompait d'une ombre rousse ses lèvres très rouges qu'elle voilait à demi.

Lestement il défit les agrafes de son manteau et le laissa glisser à terre.

— Je venais, commença-t-il ensuite en roulant un *papelito* entre ses doigts effilés, je venais, madame...

Nighmèh l'interrompit brusquement :

— Mon cher, demandez à monsieur le comte de Peyl, qui m'a posé la même question que vous allez me poser, ce que je lui ai répondu, s'écria-t-elle en reprenant son accent d'incisive raillerie.

— Ah ! fort bien. Qu'est ce donc que madame vous a répondu, monsieur le comte de Peyl ? interrogea le brillant seigneur en saluant d'un signe de tête, Lancelot.

Celui-ci, pris à l'improviste, fut surpris par cette arrogance imperturbable, et, ne cachant point sa mauvaise humeur :

— Je ne suis pas sorcier, déclara-t-il, et ne me soucis guère de déchiffrer des énigmes.

Clelio Zadoër présenta son *papelito* à la flamme d'une bougie, en murmurant :

— Vous permettez, chère amie ?

Et croisant ses jambes l'une sur l'autre, la mine impertinente, avec une moue dédaigneuse :

— Il vous déplaît, monsieur, de me faire l'honneur de causer avec moi ? Je trouble, sans doute, un entretien intéressant ? mais je suis ainsi fait que je ne puis supporter de renvoyer au lendemain ce que je puis faire la veille, et j'avais résolu de ne pas quitter le palais de notre aimable souveraine avant d'avoir appris de sa gracieuse Majesté...

— Pourquoi elle a présenté, ce soir, aux chevaliers de la Croix-Blanche un nouvel adepte ? acheva, d'un ton délibéré, la reine tzigane. Eh bien ! comte Clelio, c'est précisément ce que M. de Peyl désire savoir, et

ce que ma *gracieuse Majesté* refuse de lui dire.

— Ah ! fit Zadoër sans hausser la voix.

Il jeta dans une cassolette son *papelito* à demi consommé, et poursuivit, du même ton de calme ironie :

— Il est probable que vous avez d'excellentes raisons, madame, pour opposer un refus si net à monsieur de Peyl, votre ami, et mon... collègue. Je suppose que ces raisons tiennent à lui seul, et me ferai un devoir d'attendre que vous soyez disposée à me répondre, à moi.

— Vous attendrez ?

— Une heure, deux heures, si cela vous convient. Je ne suis nullement pressé, car j'ai remarqué, madame, que les gens trop pressés manquent toujours le coche.

— Et vous attendrez... ici ?

— Parfaitement. Il me serait désagréable de faire le pied de grue sur la route, à la porte de votre casino.

— Mais c'est que je suis fort décidée à ne pas satisfaire votre curiosité, comte Zadoër !

— Croyez-vous ?

— C'est que, poursuivit Nighmèh, sous l'empire d'une colère contenue, car elle voyait que Lancelot jouissait à son tour de sa confusion, c'est que j'appellerai mes gens...

Elle prit le marteau pour frapper sur le gong. Clelio lui saisit le poignet.

— Et pourquoi faire ? dit-il sans se départir de son sang-froid. Vous me contraindrez à supposer que ce Raphaël Maillezais, votre protégé, et le nôtre, à ce qu'il paraît, mérite plus d'attention qu'on en accorde à un vulgaire aventurier !...

— Que prétendez-vous dire, monsieur ?

— Et que ce jeune homme serait une bonne capture....

— Pour qui ?

Clelio lâcha le bras de la bohémienne, qui retomba, inerte, sur le divan :

— Pour l'Argentino, répliqua-t-il en abaissant sur ses yeux bleus ses paupières frangées de longs cils, — si l'Argentino parvenait à s'emparer. Ne jouons pas plus longtemps, reprit-il avec un accent d'autorité résolue. Vous me connaissez assez, Nighmèh Sëmma, pour savoir que ce que je veux s'accomplit, parce que je veux !

Il ajouta quelques mots en langue tzigane, et Nighmèh, fatiguée de ce débat, essaya d'y mettre fin par une diplomatie féminine :

— Clelio, dit-elle, vous saurez tout, demain.

— Demain ! c'est bien longtemps attendre... A qui sera demain ?...

L'heure présente n'est déjà plus à nous.

La tzigane se leva et, avant que Zadoër eut pu l'en empêcher, elle heurta du pied le disque d'airain ; une vibration prolongée retentit à ce bruyant appel.

La porte s'ouvrit de nouveau, et la vigilante sentinelle qui gardait les abords de ce réduit mystérieux parut aussitôt.

— Gulé, dit Nighmèh triomphante, prends un flambeau et conduis ces seigneurs à la grille du jardin.. A bientôt, messieurs.

Le comte de Peyl, qui avait assisté à cette scène sans prononcer un mot, s'approcha de Nighmèh, et, s'inclinant :

— Madame, je commence à ne plus comprendre ce qui se passe ici, dit-il, en parlant très bas. Prenez garde ! Le jour ou je serai certain que vous me trompez...

— Que ferez-vous ? interrogea-t-elle, superbe d'audace.

— Je me souviendrez que le repentir efface les remords.

Il se releva, échangea avec Nighmèh un regard de défi, et passa le seuil, sans même regarder si Clelio le suivait.

Clelio, lui aussi, vint à Nighmèh, et, sûr de n'être point entendu :

— Mère, lui dit-il, avec un élan de tendresse passionnée, pourquoi m'offenses-tu ? Ne suis-je plus digne de ta confiance ? Tu as des secrets pour moi !

— Que t'importe, mon beau Clelio, si c'est pour ta gloire et ta fortune ? répondit-elle en lissant de sa main les cheveux d'or du jeune homme. C'est pour toi, tout ce que je rêve !... Patience...

— Je veux partir pour la montagne.

— Bien ! as-tu quelque expédition projetée ?

— Oui : des moines qui ont débâté contre moi. Je pillerai le couvent, et je chasserai les moines.

— Au moins ne t'expose pas, mon Clelio ! Et sois de retour pour le jeudi après Pâques....

— Oui : Le souper de Palmaverde. J'y serai. Adieu, mère.

— Au revoir, mignon.

Elle posa ses lèvres sur le front du comte, penché vers elle et qui, lui souriant encore, s'éloigna.

Trois heures du matin sonnaient à tous les clochers d'alentour, lorsqu'une voiture, au stores clos, franchit la porte de Castro, après un échange de mots d'ordre mystérieux avec les factionnaires, descendit au galop la piazza della Pinta, s'engagea derrière les bâtiments du séminaire et s'arrêta soudain au milieu d'un

vaste emplacement désert, qu'on appelait *Piano del Popireto* et que des terrains vagues, des jardins entouraient de toutes parts.

Le cocher poussa un ressort : la portière s'ouvrit d'elle-même ; Giacomuccio s'ouvrit d'un bond sur le sol. Il tendit la main à Raphaël qui sortit, encore enveloppé de son manteau à capuchon. L'agent des Neuf lança un coup de sifflet : le cocher rassembla les rênes, toucha ses chevaux, et partit, suivant la rampe qui le conduisait par des ruelles étroites à la porte d'Ossuna.

Giacommuccio débarrassa lestement Raphaël de ses entraves, en lui disant d'un ton railleur :

— Je ne réclame pas la *buona mancia* : au revoir, seigneur cavalier !

CHARLES BUET.

(A continuer.)

LA BEAUTÉ, L'ESPRIT, LA VERTU.

La fleur que vous avez vue naître
Et qui va bientôt disparaître,
C'est la beauté qu'on vante tant :
L'une brille quelques journées,
L'autre dure quelques années,
Et diminue à chaque instant.

L'esprit dure un peu davantage,
Mais à la fin il s'affaiblit,
Et s'il se forme d'âge en âge,
Il brille moins plus il mûrit.

La vertu, seul bien véritable ;
Nous suit au-delà du trépas ;
Mais ce bien solide et durable
Est le seul qu'on ne cherche pas.

MAXIMES ET PENSEES.

Notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé.

Il y a des défauts qui nous quittent quand nous sommes malades, et qui nous reviennent quand nous nous portons mieux : ce sont les baromètres de la santé.

Les plaies de nos vices se guérissent avec le temps, mais les cicatrices restent toujours.

L'expérience est comme l'étoile polaire : elle ne guide l'homme que le soir et ne se lève que lorsqu'il va se coucher.

Il faudrait avoir deux vies, l'une pour apprendre à gouverner l'autre.

C'est une chose étrange qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste modération ; on en dit toujours trop ou trop peu ; on ne parle pas assez des femmes vertueuses, et l'on parle trop de celles qui en sont pas.

BIOGRAPHIE.

GALERIE NATIONALE.

L'HON. L. H. LANGEVIN,

MEMBRE DU CONSEIL PRIVÉ DU CANADA,

Compagnon de l'Ordre du Bain et Commandant de l'Ordre de St. Grégoire. (1)

Lx ancien journaliste canadien, M. Ouimet, vient de publier une excellente mais trop courte biographie de l'hon. Ministre des Travaux Publics, que nous nous empressons de reproduire ci-dessous.

I

L'Honorable Louis Hector Langevin est né à Québec en 1826, fit ses études au séminaire de cette ville et fut admis au barreau en 1850. Pendant sa cléricature, il avait été l'élève de Sir George Etienne Cartier. En 1854, il épousa l'aînée des demoiselles du lieutenant colonel Tétu. Le 30 mars 1864, il fut fait conseil de la reine. Il a rédigé de 1847 à 1849 les *Mélanges Religieux*, à Montréal, et plus tard, en 1857, nous le retrouvons à Québec, à la rédaction du *Courrier du Canada*.

II

Pendant plusieurs années, il a été l'un des membres du conseil de ville, à Québec, où il remplit les fonctions honorables de maire de cette ville, de puis 1858 à 1861. Il fut aussi vice président et secrétaire trésorier du chemin de fer de la rive nord et pendant son administration, il fut délégué en Angleterre par la corporation de la ville de Québec. Il fut pendant 2 ans en 1861 et en 1862, président de la société St-Jean Baptiste de Québec et en 1863 et 1864 président de l'institut canadien de cette même ville. Il est l'auteur de plusieurs écrits de beaucoup de mérite entre autres : "Le Canada, ses institutions etc." et "Le

(1) L'hon. M. Langevin vient d'être créé Chevalier commandeur de l'Ordre de St. Michel et de St. George, le 24 mai, jour de la fête de la reine, par le marquis de Lorne, gouverneur-général du Canada, représentant sa majesté la reine Victoria.

Droit administratif ou Manuel des Paroisses et Fabriques." Il y a maintenant plus de vingt années que M. Langevin s'occupe exclusivement de politique.

III

Il fut tour à tour solliciteur général, maître général des postes, secrétaire d'état pour le Canada et ministre des travaux-publics. En 1867, il fut assermenté comme membre du conseil privé. Il fut fait compagnon de l'Ordre du Bain, par Sa Majesté, en 1868, et commandeur de l'Ordre de St Grégoire, par Sa Sainteté Pie IX, en 1870.

Il faisait partie de la convention de Charlottetown en 1864 et de celle de Québec, en la même année ainsi que de la convention Coloniale de Londres de 1866 à 1867, pour compléter les arrangements de l'union des Provinces de l'Amérique Britannique du Nord.

En 1871, sur le désir du gouvernement, il visita la Colombie anglaise et à son retour, publia *in extenso*, un rapport de son voyage.

IV

Pendant la session de 1873, il conduisit l'opposition, à Ottawa. Sir George était alors en Angleterre et, à la mort de ce dernier M. Langevin fut choisi chef de l'opposition de la province de Québec dans la Chambre des Communes.

Il représenta le comté de Dorchester depuis les élections de 1857 jusqu'à la Confédération. Il fut réélu par ce même comté pour la Chambre des Communes jusqu'en 1874, époque à laquelle il se retira.

Dès l'année précédente, il avait cessé d'être membre du Cabinet. Il a aussi représenté le comté de Dorchester à la chambre locale, depuis les élections générales de 1867 jusqu'en 1871, époque à laquelle il fut élu par acclamation dans Québec Centre. Il abandonna ce mandat en 1874. Il fut élu pour le comté de Charlevoix en janvier 1876, et son élection ayant été annulée, il se présenta de nouveau en 1877 et fut élu.

Aux dernières élections générales, M. Langevin se présenta et fut défait dans le comté de Rimouski ; il se trouvait donc sans siège en chambre, lorsque M. McDougall offrit de lui céder son siège. Trois-Rivières ratifia le choix de M. McDougall et l'hon. M. Langevin vint prendre avec son siège aux Communes, le portefeuille de maître-général des Postes. On sait qu'il est aujourd'hui ministre des Travaux-Publics.

V

M. Langevin n'est pas un orateur à créer sensation ; il ignore les grands mouvements ; et le ton chez lui devient parfois monotone ; mais la voix est belle et la phrase est toujours d'une pureté et d'une élégance qui ne ne laissent rien à désirer. Comme tous les écrivains, il se rappelle tous jours ses premières armes, et il lance une improvisation avec la même symétrie que dans un article de journal.

Cet honorable monsieur est tous jours à son poste et il suit le débat avec une patience parfois digne d'une meilleure occasion, puisque sous les circonstances, elle ne saurait demander une meilleure cause.

Le représentant des Trois-Rivières possède un rare talent, très envié de ses confrères, c'est le talent de pouvoir tout endurer sans se plaindre.

Les grands efforts des orateurs enthousiastes le trouvent toujours parfaitement calme et les longs discours ennuyeux—et il y en a quelques fois dans la Chambre des Communes—ne le font pas endormir.

VI

Un chagrin des plus terribles est venu l'assiéger il n'y a pas encore longtemps, mais il s'est montré aussi grand et résigné devant une tombe, qu'impassible devant les injures de ses ennemis.

Comme fortune, il sortira de la politique plus pauvre qu'il n'y était entré. Voilà l'homme que les Canadiens Français veulent reconnaître pour leur Chef et pour lequel ils réclament et exigent le respect de ses adversaires.

L'ENFANT

ou

UN ANGE AU CIEL !

I

C'était une petite fleur fraîche éclosée
Qui sur sa tige se penchait ;
Et la main qui s'en approchait
Craignait d'effeuiller une rose.

II

Hélas ! Tout n'est que vanité :
Tout en ce monde est éphémère ;
Et Dieu l'enlève à pauvre mère !
Ce trésor qu'il l'avait prêté.....

III

Cette petite âme était une exilée
Sur cette terre et parmi nous ;
Ce sont les chérubins jaloux
Qui l'ont auprès d'eux rappelée.

COLLABORATION.

[Pour l'Album des Familles]

CAUSERIE.

Manies de quelques grands hommes.

- I.—Conquéranrs.
II.—Compositeurs.
III.—Hommes de lettres.

(Suite et fin.)

III.

Hommes de lettres

COMME les musiciens, les hommes de guerre, les grands écrivains ont été atteints de certaines manies. Curieuses et amusantes chez les uns, elles dégénèrent chez les autres en défaut, en véritables infirmités. On en trouvera, par exemple, qui pour travailler ont besoin du monde et du bruit, d'autres ne pourront rien faire s'ils n'écrivent dans la solitude la plus profonde. Il en est pour qui l'obscurité est nécessaire ; il en est pour qui la grande lumière est indispensable.

On assure que Victor Hugo a fait ses plus beaux vers dans les ténèbres.

Il s'était fait préparer à cet effet une planchette avec règle à coulisse qui lui servait d'écrivoire.

Alexandre Dumas, au début d'un de ses ouvrages—*Gabriel Lambert* si je ne me trompe point—avoue lui-même que pour travailler avec fruit, deux cabinets de travail lui étaient nécessaires. L'un vaste, parfaitement éclairé, aux élégantes et fraîches tentures : c'était le cabinet aux pages gaies. L'autre étroit, écrasé, ne recevant que peu de lumière, peu meublé, aux sombres draperies : ce deuxième cabinet était destiné aux pages les plus funèbres, aux drames à sensation.

**

Quelques hommes de lettres se trouvent paralysés à la vue d'une plume, d'un bureau ; d'autres ne puisent l'inspiration qu'au fond de leur encrier. Il y en a pour qui l'absence de tout bruit est d'absolue nécessité, comme je le disais tout à l'heure ; on en a vu ne trouver le feu divin que par un temps de pluie, de vent et de tonnerre.

Voltaire travaillait alors à *Catiline* dans son château de Ferney. Pour

s'exciter à la composition, le poète mettait toque et large manteau, et ainsi affublé déclamaient ses vers avec de grands gestes au milieu de ses allées. Or, il arriva un jour que son jardinier l'ayant surpris dans cet étrange costume, le malheureux, voyant la triste figure de son maître ne put s'empêcher d'en rire. Malgré les sollicitations de Mme. Denis et de ses commensaux, Voltaire le chassa et ne voulut jamais reprendre à son service un homme qui, disait-il, avait ri au nez de Cicéron.

En considération de sa pauvreté et de ses bons services, on dit que Voltaire accorda au pauvre jardinier et à sa famille une pension suffisante pour les mettre à l'abri de la misère.

**

L'auteur de *Corinne*, Mme. de Staël, ne pouvait trouver une idée, ni son premier mot—premier mot qui, de son propre aveu lui coûtait tant de travail—si elle ne roulait entre ses doigts une petite branche d'arbre ou une boulette de mie de pain.

Le géomètre Laplace, l'illustre auteur de la *Mécanique Céleste*, écrivain distingué, jouait perpétuellement avec un écheveau de fil. Le travail de sa puissante intelligence se serait arrêté faute de ce simple aliment. Aussi, tous les matins, son valet de chambre avait-il ordre de le lui glisser entre les doigts.

**

Ponson du Terrail ne pouvait écrire un roman sans avoir rangés devant lui sur son bureau, une foule de petits bonshommes représentant les personnages de son livre. Chacun d'eux avait un nom étiqueté sur la poitrine. Pendant tout le temps que le personnage devait être en scène, le romancier le faisait agir suivant son rôle, pour le faire disparaître ensuite sous son bureau aussitôt qu'il n'en avait plus besoin. On raconte qu'un jour ayant oublié d'enlever le sujet inutile, du Terrail fit battre en duel dans la troisième partie d'un roman, un personnage mort à la première.

**

S'il faut en croire la chronique, le plus terrible de tous les écrivains, pendant qu'il travaillait aurait été Didérot.

S'agitant, gesticulant, transpirant presque à l'égal d'une personne sortant de l'étude, le fameux encyclopédiste en travail de la pensée ressemblait à une pythonisse échevelée. Le plus triste rôle était réservé à sa perruque. Il s'en couvrait brusquement, la jetait au plafond, la saisissait au vol et finalement la lançait par la fenêtre. La fin de cette gestation de la pensée se traduisait par de sourds gémissements.

Un ami le surprend un jour tout en larmes dans son cabinet de travail :

— Mais, mon Dieu, que vous est-il donc arrivé ?...

— Ah ! mon cher ami, répond Didérot, ne m'en parlez pas ; je pleure d'un conte que je me fais.

* * *

Chose singulière, les facultés intellectuelles de Lesage — l'immortel auteur de *Gil Blas* et de *Turcaret* — se réglaient sur le soleil. Endormies pendant la nuit, l'aurore les trouvait prêtes à s'éveiller, le soleil levant les surprenait au travail, et elles augmentaient avec l'élévation du jour pour décroître et se coucher ensuite avec lui.

Mezerai, le premier historien français, même pendant le jour n'écrivait qu'à la bougie. Tous ses appartements étaient obscurs. Il en était de même pour Girodet que la littérature réclame, quoiqu'il se soit principalement illustré dans la peinture. On a de lui de fort beaux vers. L'inspiration s'emparait toujours de lui au milieu de la nuit. Il se levait alors en sursaut, passait dans son atelier, se couvrait d'un immense chapeau surmonté de plusieurs bougies et dans cet attirail se mettait à peindre. *Le Déluge* et *Galathée*, ses chefs d'œuvre, furent ainsi composés.

* * *

Jouy, le bon Jouy, surnommé — je ne sais pas pourquoi — l'Ermite de la Chaussée d'Antin, possédait une manie singulière. Il connaissait par cœur presque tous les poètes français — surtout Voltaire — et il oubliait ses propres vers à mesure qu'ils étaient écrits. Sa mémoire n'a jamais été jusqu'à retenir un seul de ses vers.

L'auteur de *Sylla* possédait un château appelé le château de la Reine Blanche. C'est là qu'il fit la plupart de ses ouvrages. Le poète travaillait presque toujours au milieu des allées de son jardin. A chaque extrémité de ces allées, Jouy avait fait disposer un banc. Il mettait sur ce banc un morceau de papier et un crayon. Il y avait le banc de la première rime et le banc de la seconde rime.

Voici une plaisante anecdote à son sujet.

Il y avait un soir grande compagnie chez Melle. Contat — de galante mémoire — en partie composée de gens de lettres parmi lesquels se trouvait l'Ermite de la Chaussée d'Antin. Le vaudevilliste Chazet chanta devant ce dernier une romance en dix-huit couplets de sa propre composition, et Jouy, père dénaturé, ne reconnut pas

ses enfants. Il loua successivement avec une gravité imperturbable des plus comiques chacun des couplets, s'étonnant beaucoup de ne les entendre que pour la première fois.

Melle. Contat voulut pousser la mystification jusqu'au bout :

— N'est-ce pas, mon cher Jouy, lui dit-elle, que ces vers sont beaux, que l'auteur doit être un homme fort aimable et un grand poète ?

— Vous jugez divinement de toute chose, mademoiselle, répond Jouy : Je regrette beaucoup de ne pas connaître ce poète pour lui dire moi-même combien les sentiments qu'expriment ces beaux vers m'ont vivement touché !...

— Bien sûr, vous désireriez le connaître ?....

— En doutez-vous, mademoiselle ?

— Eh ! gros niais, s'écrie Melle. Contat au milieu des éclats de rire général, vous ne savez donc pas que cette charmante chanson est de vous ?

— Impossible, mademoiselle, je n'ai jamais signé d'aussi beaux vers.

Bref, on fut obligé pour le convaincre d'aller chercher le volume renfermant la chanson. Jouy ne voulant se rendre qu'à l'évidence, c'est pourtant vrai, dit-il après avoir lu, je ne l'aurais jamais cru !...

Parseval Grandmaison, de l'Académie française, à l'instar de Jouy, ne versifiait qu'en marchant ; mais avec cette différence cependant, qu'il faisait au chant de Philippe Auguste une très grande lassitude pour que ses idées fussent fraîches et nettes.

M. Lacrosette — un confrère — l'invite un jour à dîner. Parseval fut exact à partir de chez lui à midi — le dîner étant à une heure ce jour-là. Par malheur il arriva qu'une pensée poétique l'assailit en route, ce qui lui fit passer la maison de son ami sans s'en apercevoir. A neuf heures du soir, il rentra chez lui harassé, mort de fatigue, ayant marché et fait des vers depuis le midi. A peine endormi, il s'éveille avec d'affreux tiraillements d'estomac :

— Allons, se dit-il avec humeur, voilà ma diable de gastrite qui m'empoigne de nouveau.... Marguerite, Marguerite, du thé, vite du thé !...

Mais plus il boit du thé et plus les tiraillements augmentent.

— Monsieur a donc bien diné ? hasarda timidement la servante. — Que monsieur a-t-il mangé ?

— Je n'en sais rien.... mais au fait où ai-je donc diné ?

— Chez M. Lacrosette.

— Non, je n'ai pas diné chez M. Lacrosette.

— C'est pourtant lui qui vous a invité.

— Quand je te dis, Marguerite, que

je n'ai pas diné chez M. Lacrosette... — Mais, mais où ai-je donc diné ? répétait le poète en se frottant la poitrine... ah ! par ma foi, je n'en sais trop rien... Diable, diable de gastrite, va !

La servante, accoutumée à pareilles aventures, et soupçonnant du reste la vérité, c'est-à-dire, que son maître avait oublié de dîner, lui offrit un remède souverain assura-t-elle : un bon bouillon à quatre heures du matin, et la gastrite disparut.

* * *

Je termine cette trop longue causerie par une anecdote du même genre à peu près. Champfleury en sera le héros. On n'ignore peut-être pas que Champfleury — le plus grand fabuliste de notre époque, père de nombreux enfants — ne fut jamais beaucoup favorisé du côté de la fortune. Que voulez-vous ! c'est encore le défaut de beaucoup d'écrivains remarquables de notre siècle. En blouse et en casquette, vivant comme le plus humble ouvrier, Champfleury, suivant ses biographes, fut bon poète, bon époux et bon père. Sa seule jouissance était de faire des vers, se trouvant heureux quand il pouvait accrocher un charitable confrère pour parler poésie et réciter ses fables. Alors pour lui plus de famille, plus d'infortune, oubli de toute misère.

Le fabuliste habitait un pauvre réduit dans la banlieue de Paris. Etant un jour assis sur le seuil de sa porte, flaque d'un marmot de deux ans dans les bras, un ami l'aborde, et les voilà parlant littérature, Champfleury recitant ses plus belles fables. Dans son enthousiasme celui-ci se lève tout-à-coup et toujours son enfant dans les bras — le voilà qui accompagne son ami se dirigeant vers la ville. Il y avait bien longtemps que les deux amis marchaient, quand le poète recitant fut interrompu au milieu d'un de ses plus beaux vers par les cris de l'enfant qui disait :

— Papa, allons-nous-en, j'ai faim !...

— Ah ! mon Dieu, s'écria le poète, où sommes-nous donc ?

Ils étaient presque à l'autre extrémité de Paris.

EDMOND ROUSSEAU.

Château-Richer, mars 1881.

Le culte sans morale fait des hypocrites ou des superstitieux. La morale sans culte fait des philosophes et des sages mondains. Pour être chrétien, il faut joindre les deux casemble.

* * *

L'incivilité n'est pas un vice de l'âme, elle est l'effet de plusieurs vices : de la sottise vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie.

[POUR L'Album des Familles]

L'HONNEUR

L'honneur est comme une
île escarpée et sans bord.
On n'y peut plus rentrer des
qu'on en est dehors.

BOUTAR, (Satire X)

I



Implantant dans le cœur de l'homme le germe de la bienveillance et de l'amour, Dieu a voulu qu'il fit du bien à ses semblables, et en lui inspirant les sentiments de la morale, il a voulu qu'il fut bon, honnête, et vertueux. Sans cela, le plus bel ouvrage sorti des mains du Créateur, l'homme, aurait été créé sans but, sans fin et sans objet, et, admettre ce principe et cette théorie serait blasphémer la Sagesse suprême.

Les passions peuvent bien quelques fois faire chanceler l'homme sur le bord du chemin de l'honneur, elles peuvent même donner différentes impulsions à l'activité des mouvements de son cœur et le porter à tomber dans des écarts, mais le mobile principal de l'homme vient de plus haut, il tient à la nature même de l'âme et de l'intelligence humaine. C'est en suivant cette intuition divine que l'homme marche dans le droit chemin, qu'il acquiert et conserve le véritable honneur.

Le lecteur conçoit de suite que nous ne venons pas lui parler de cet honneur factice que quelques-uns font souvent consister dans les richesses, les pompes, les plaisirs, l'orgueil, et le mépris de leurs semblables, non, car c'est là de la fatuité, qui, loin d'être honorable, deshonne ceux qui veulent y chercher l'honneur.

L'honneur dont nous voulons parler est un sentiment honnête, une vertu qui nous porte à nous respecter nous-mêmes, à acquérir une bonne réputation, à faire du bien à nos semblables et à ne jamais dévier des sentiers de la vérité, de la morale et de la justice. Nous venons donc considérer l'honneur comme le fils de la vertu, le gardien de l'innocence, le compagnon de la droiture et la terreur du vice.

On connaît généralement les principes de ce véritable honneur, mais nous sommes forcés d'avouer que plusieurs ne les mettent pas toujours en pratique, car si l'honneur, tel que nous venons de le définir,

était bien connu, bien compris et pratiqué par tous les hommes, nous ne verrions ni haine, ni jalousie, ni discord, nous n'aurions plus à déplorer le défaut d'union qui se fait sentir trop souvent au milieu de nous et quelques fois même au sein de nos familles.

Que chacun donc soit bien convaincu que le bonheur de l'homme sur la terre consiste dans l'accomplissement fidèle de ses devoirs religieux, civils et sociaux, dans l'exercice de ses facultés physiques, intellectuelles et morales et dans la pratique constante de ce sentiment inné qui porte à faire du bien à ses semblables.

L'honneur doit être la lumière de notre esprit, la règle de notre conduite, le fondement de nos espérances, un remède à nos craintes, un adoucissement à nos maux et un consolateur dans nos peines.

L'honneur est l'appui de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, et la récompense intérieure de la vertu.

L'honneur immortalise ceux qui l'ont aimé, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour ses principes, il inspire des pensées magnanimes, forme des âmes héroïques, des sages seuls dignes de ce nom, en un mot, l'honneur est un sentiment qui nous porte à être fidèle à l'amitié, zélés pour la patrie, esclaves religieux de notre parole, protecteurs de la faiblesse, partisans du plaisir et néanmoins sectateurs de la vertu.

L'honneur est la pratique de l'honnêteté et partant l'homme le plus honnête est celui qui a le plus d'honneur.

L'homme d'honneur combattra courageusement pour sa patrie, sa famille et son foyer et pour les défendre et les conserver il ne craindra ni le fer de l'ennemi, ni la corde du bourreau.

L'homme d'honneur n'a jamais honte d'avouer ses torts et si quelques fois il s'est acheminé dans quelque sentier qui ne conduit pas à l'honneur, il s'empressera de s'écrier : " J'ai eu tort. "

Savez-vous, dit un écrivain, quel est le mot le plus digne et le plus glorieux que l'homme puisse dire ? C'est : " J'ai eu tort. "

Le prophète royal nous dit lui-même que *tout homme se trompe* et son fameux " *Peccatit* " a toujours été sa plus belle auréole d'honneur et de gloire et le sera durant toute l'éternité.

La première et la plus belle des victoires, dit Platon, est celle que l'on remporte sur soi-même, la plus honteuse des défaites est celle d'être vaincu par soi-même.

On a dit aussi : l'homme est d'autant plus petit qu'il s'élève d'avantage. *L'homme n'est grand qu'à genoux !* A genoux aux pieds du prêtre, à genoux en s'humiliant dans l'humble aveu de ses fautes. "

Napoléon Ier. paraît mieux, dit-on, tenant son fils dans ses bras et lui barbouillant la figure avec un de ses doigts trempé dans une sauce, que debout sur les pyramides d'Égypte, s'écriant : *Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent... !* parce qu'alors le guerrier a disparu et qu'on ne retrouve plus là que le bon père.

Nous aimons mieux ce grand héros captif, à genoux devant un crucifix, à genoux aux pieds d'un humble prêtre, sur le rocher sauvage de Ste. Hélène, qu'à la tête des armées se moquant orgueilleusement du Vicaire de Jésus-Christ qui voulait le retenir dans le devoir, et disant : " Que me font après tout, les foudres de ce vieillard du Vatican, pense-t-il que ses excommunications vont arrêter le bras de mes soldats... ! Oui ! Celui qui prend l'honneur pour guide, sera toujours bon citoyen, bon père et bon époux ; comme citoyen il ne cherchera que l'honneur et la gloire de son pays, comme père, il ne donnera à ses enfants que des exemples et des conseils qui puissent les porter au bien et à la vertu ; il marchera devant eux d'un pas ferme dans la route du devoir ; comme époux, il aura toute la bonté et la tendresse d'un cœur sensible et généreux et la fidélité la plus inviolable pour celle qu'il a juré d'aimer toujours. "

Le bonheur, le repos et le contentement du cœur sont dans tous les temps et dans tous les lieux le partage de celui qui prend l'honneur pour le premier et le principal moteur de toutes ses actions.

II

Le faux honneur est une prétention au caractère de l'honneur véritable et qui nous porte à faire des choses qui le détruisent. L'abus des dons de Dieu et de la nature est quelques fois appelé honneur par ceux qui, avec ce mot à la bouche, agissent souvent avec malveillance, injustice, folie et bassesse.

C'est ainsi que l'avare croit acquérir beaucoup d'honneur en entassant trésor sur trésor et en laissant mourir à sa porte le malheureux qui n'a pas de pain.

C'est ainsi que l'orgueilleux se fait un honneur de porter de beaux habits, de se couvrir d'or et de bijoux tout en méprisant l'homme honnête

et vertueux qui n'a que des vêtements simples et grossiers.

Le libertin croit s'honorer en se glorifiant de la perpétration de certains crimes qu'il n'a pas même eu le triste courage de commettre et, rempli de l'ignoble honneur qu'il prend en partage, il méprise ceux qui ne pensent pas et n'agissent pas comme lui et qui croient encore que l'honneur est comme nous l'avons déjà dit, le fils de la vertu, le gardien de l'innocence et la terreur du vice.

L'impie irréligieux fait consister l'honneur et la bravoure à se moquer de tout ce qui est sérieux, à affecter de douter des vérités les plus claires et les plus évidentes et à mépriser ceux qui plus sages que lui, soumettent leur jugement à ce qu'il appelle les bizarreries de la religion; il ira même jusqu'à chercher à ridiculiser ceux qui ont assez de bon sens et de vertu pour rendre leurs hommages à Celui dont ils tiennent l'existence.

Dans tous les pays un faux point d'honneur a souvent fait couler des flots de sang; pour un mot, pour des futilités, on a quelques fois vu des amis se couper la gorge ou se flamber la cervelle.

Quoi qu'en disent les duellistes, il est impossible d'admettre que le duel soit un acte honorable, il ne l'est pas plus que celui du brigand qui se bat au coin de la rue, car l'honneur est une vertu et le duel est un crime. En effet, qui voudra croire que celui qui cherche à laver une tache dans le sang de son semblable n'en revient pas plus souillé?

Si votre ennemi attaque votre réputation ou vos biens, il y a des lois pour le châtier et le punir; il leur appartient de réprimer tout attentat contre la société ou contre aucun de ses membres.

Votre ennemi vous a fait une insulte qui vous paraît contre l'honneur et la justice et vous voulez la lui faire réparer en lui ôtant la vie ou en lui sacrifiant la vôtre! D'ailleurs, il est si doux, si agréable de pardonner qu'il vaut bien mieux recourir à ce moyen de conciliation que de soutenir opiniâtement, l'arme à la main et la haine dans le cœur, une thèse, une chicane souvent ridicule, lorsque nous sommes intimement convaincus que nous ne marchons pas dans le droit chemin.

Le duel est un grand crime; comme le meurtre, il viole les lois divines et humaines, en substituant l'autorité privée à l'autorité de la société et de Dieu lui-même.

Le Concile de Trente frappe les duellistes d'infamie. "En effet, dit Monseigneur Gaume, ils sont infâ-

mes, parcequ'ils sont lâches et mauvais citoyens.

"*Lâches.* Ils courbent leur front orgueilleux sous le joug d'un préjugé barbare qu'ils n'osent affronter.

"*Lâches.* Ils manquent du seul courage qui honore véritablement l'homme, le courage du pardon.

"*Lâches.* Ils se montrent esclaves des plus vils passions. L'orgueil, la rancune, la cruauté.

"*Mauvais citoyens.* Ils jouent, pour satisfaire une vengeance personnelle, un bien qui n'est point à eux, leur vie qui appartient à la société, à leurs épouses, à leurs enfants.

"*Mauvais citoyens.* Ils violent effrontément la première loi de toute société, qui défend à l'individu de se faire justice à lui-même.

"*Mauvais citoyens.* Ils foulent aux pieds toute espèce de morale pour ne connaître que le droit brutal du plus adroit, établissant en principe que l'honneur est à la pointe d'un sabre ou dans la balle d'un pistolet."

L'impiété elle-même a élevé la voix pour flétrir ce préjugé barbare. Écoutez ce que nous en dit J. J. Rousseau que personne ne pourra soupçonner d'avoir poussé trop loin l'orthodoxie sur ce sujet. "Gardez-vous, nous dit-il, de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

"Mais encore en quoi consiste cet affreux préjugé?

"Dans l'opinion la plus extravagante, la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain; savoir: que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est pas fourbe, fripon, calomniateur; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre; que de mensonge se change en vérité; que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on a jamais tort avec un homme parce qu'on le tue.

"Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté et où l'on ne tue les gens que par hasard; c'est celle où l'on se bat au premier sang! Grand Dieu! et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce? le veux-tu boire?

"Dira-t-on qu'un duel témoigne qu'on a du cœur et que cela suffit pour effacer la honte et le reproche de tous les autres vices?

"Je demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision et quelle raison peut la justifier?

"A ce compte, si l'on vous accu-

sait d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai.

"Ainsi, vertu, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat; une salle d'armes est le siège de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre, toute la réparation due à ceux qu'on outrage c'est de les tuer, et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé. Dites, si le loup savait raisonner, aurait-il d'autres maximes?

"Laissez se battre tous ses gens-là (tous les mauvais sujets), rien n'est moins honorable que cet honneur dont il font si grand bruit; ce n'est qu'une mode inusitée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme qui pense noblement n'est point au pouvoir d'un autre; il est en lui-même et non dans l'opinion du peuple; l'honneur ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intégrale et irréprochable, et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage; en un mot, l'homme de courage dédaigne le duel, et l'homme de bien l'abhorre.

"Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre, et s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur âme, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur.

"Voyez ces hommes accoutumés au sang, ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennent par degrés cruels et insensés; ils se jouent de la vie des autres, et la punition d'avoir pu manquer d'humanité est de la perdre tout à fait."

Ce n'est pas non plus s'élever que de chercher par des paroles ou des discours à rabaisser le mérite de ceux qui par leur talents et leurs capacités peuvent un jour nous porter ombre, ce n'est alors qu'une jalousie mal placée; que chacun cherche à s'instruire, se rendre capable, dans la position qu'il occupe et, s'il le peut, par son mérite, acquérir de la gloire et de la renommée, ce n'est alors qu'une noble émulation, mais que pour y parvenir il écrase malicieusement et injustement son semblable ce n'est plus l'honneur.

réunis sous un même drapeau, sous un même gouvernement, il s'en suit nécessairement que l'honneur de chaque individu qui en fait partie rejaillit sur sa nation et que partant une nation est d'autant plus honorable qu'elle renferme dans son sein un plus grand nombre de citoyens qui se distinguent par leurs talents, leurs capacités, leurs mérites et leurs vertus, mais cet honneur consiste particulièrement dans un bon gouvernement et dans une sage administration des affaires publiques, et, comme en Canada le pouvoir législatif vient du peuple, c'est à lui de choisir pour exercer ce redoutable mandat, des hommes capables de sauvegarder son honneur et de faire des lois justes et équitables qui accordent et assurent à chaque individu les droits qu'on ne peut lui refuser sans manquer à la justice.

L'encouragement qu'un gouvernement ou un souverain donne à l'éducation, à l'agriculture, à l'industrie et aux arts, en les favorisant et en facilitant les moyens de les faire prospérer, est, sans contredits, un des plus beaux titres à la gloire et à l'honneur d'une nation; aussi dans les beaux jours de la France, le ministre bien-aimé d'Henri IV, le célèbre duc de Sully, s'attachait-il de tout cœur à accroître les ressources naturelles du pays. "Labourage et pâturage, disait-il, voilà les deux mamelles qui nourrissent la France, les vraies mines et trésors du Pérou," et bientôt elle fut dans un état très prospère.

C'est l'encouragement que Louis XIV donna aux arts, aux sciences et aux lettres qui lui mérita l'honneur de donner son nom à son siècle.

Si les belles actions des individus rejaillissent sur les nations, d'un autre côté, les crimes sont pour les nations ce qu'ils sont pour chaque citoyen; aussi est-il du plus grand intérêt pour la société d'encourager tous ses membres à se conformer en tout aux principes de l'honneur, car un peuple est d'autant plus moral, plus équitable, plus rempli des vertus sociales, plus enclin à ses devoirs et plus porté au bien public, qu'il est plus pénétré de ce noble sentiment.

Partout où il reçoit encouragement et protection, il transforme, par ses heureux effets, les déserts et les forêts en champs fertiles, les villages en cités, les maisons en palais et il donne aux nations la vertu, les richesses, le courage, la force et la gloire.

L'honneur aimé et pratiqué dans tous les rangs de la société contribue beaucoup plus à l'avancement et à la grandeur d'un peuple que la valeur

de ses armes et les victoires remportées sur l'ennemi.

D'un autre côté, c'est une tyrannie ridicule qu'une religion établie par la loi et de forcer quelqu'un de s'y conformer; l'idée seule d'obliger un individu d'adorer son Dieu d'une manière qui répugne à ses convictions religieuses et aux sentiments de son cœur et de suivre les principes et les maximes d'une religion qu'il déteste, cette idée seule devrait couvrir de honte et de confusion celui qui a pu la concevoir ainsi que la nation qui a pu tenter de la mettre à exécution. Aussi, l'Angleterre n'effacera jamais de son histoire le souvenir des persécutions de l'infâme Henri VIII, du cruel Edouard VI, de la sanguinaire Elizabeth, du régicide évêque apostat, le misérable Cranmer, du féroce et lâche Cromwell et de leurs satellites qui ont pendant longtemps désolé et deshonoré "l'Île des Saints"; elle se rappellera toujours le souvenir de ceux qui alors tinrent les rênes de son gouvernement et elle aura sans cesse sous les yeux des tyrannies et des persécutions qui redisent involontairement les cruels édits de plusieurs empereurs romains.

S'il y a des crimes qui deshonnorent les individus il y a aussi des fautes qui couvrent d'infamie les nations qui s'en rendent coupables.

Le sang des victimes qui a coulé pendant l'affreux massacre de la St. Barthélemy, réjaillira éternellement sur la France, l'histoire nous conservera toujours les noms de la trop fameuse Catherine de Medicis conduisant le faible et cruel Charles IX qui donna l'ordre de cette boucherie, après en avoir confié l'exécution à Henri de Guise, et qui, en apprenant ensuite son horrible résultat, mourut en tremblant, dans les plus grandes tortures et baigné de son sang.

Elle nous a aussi transmis ceux des Néron, des Tiber, des Calligula, des Dioclétien et d'une foule d'autres qui ont marché sur leurs traces; puis, les Robespierre, les Murat, les Danton, etc., etc., etc., nous rappelleront toujours 93 et la guillotine qui furent les avant-coureurs des actes de vandalisme des *communards* de Paris.

Le temps n'a pas encore dissipé le nuage sombre et le voile de deuil dont le fanatisme religieux a, pendant quelque temps, couvert l'Allemagne.

La Suisse n'a pas encore lavé les taches du sang que les satellites des *réformateurs* ont répandu sur la belle patrie de Guillaume Tell. L'on verra toujours avec horreur les lois, les mœurs et les coutumes ridicules, barbares et sanguinaires des sauvages habitants du *céleste empire*.

L'on doit préférer à l'orgueil et à la cruauté des Césars romains, l'humble vertu d'un Cincinnatus qui, appelé du fond de son petit domaine pour défendre et sauver la république, remplit cette charge avec courage, mais sans ostentation et sans songer aux profits que font la plupart de nos hommes d'état et qui, après la victoire, au lieu de chercher à se maintenir à la tête de la république, refuse la dictature que la voix générale du peuple lui avait déjà déferée.

C'est là que nous aimons à le voir couvert d'honneur, de gloire et de mérite, s'en retourner paisiblement vers sa charrue pour reprendre humblement les mançons de sa charrue.

Le fondateur de la république américaine est encore un héros qui fait l'honneur de son pays, son nom sera toujours vénéré par la nation dont il fut le père et son souvenir sera béni par tous les peuples de l'univers.

Nos braves et nos vaillants ancêtres qui ont fait de si nobles et de si généreux sacrifices pour conquérir nos droits et les libertés dont nous jouissons, seront toujours l'honneur et la gloire du Canada et leurs noms vivront toujours dans la mémoire et le cœur de tous les bons Canadiens.

L'honneur prend quelques fois le cachet des vertus politiques et peut inspirer les plus belles actions; il fait mouvoir toutes les parties du corps social; il les lie par ses principes salutaires et il arrive ainsi que chacun travaille au bien commun lors même qu'il pense ne s'occuper que d'intérêts particuliers.

L'honneur porte l'homme à faire de bon cœur et même avec gaieté les actions difficiles qui demandent de la fermeté et du courage, lors même qu'il ne doit attendre pour toute récompense que le témoignage de sa conscience.

Si ce noble sentiment était implanté dans le cœur de tous les hommes, la terre serait un nouvel Eden; nous n'aurions pas à craindre ni l'insolence de l'orgueilleux, ni la haine du vindicatif, ni l'égoïsme de l'avare; nous coulerions nos jours en paix au sein de nos familles et nous ne serions partout que *justice, égalité et fraternité*; mais ce rêve est trop beau pour espérer de le voir se réaliser, cependant nous pouvons ajouter, en terminant, que nous sommes pleinement de l'avis d'un savant jurisconsulte Français, Troplong, qui dit: "Quand on a longtemps vécu, beaucoup lu et beaucoup étudié, on reconnaît, à l'approche de la mort, qu'il n'y a de vrai que le catéchisme." C'est ce que nous avons voulu démontrer.

A. L. DESAULNIERS.

CHRONIQUE.

[Pour l'Album des Familles.]

Les Canadiens du Massachusetts.

Nos compatriotes de l'Etat de Massachusetts ont été émus bien péniblement en lisant le rapport du Col. Wright, chef du bureau des statistiques sur le travail. Ce personnage dénonce les Canadiens-Français comme étant un obstacle au système de dix heures de travail, et il les appelle, les "Chinois de l'Est; une horde d'invasisseurs industriels; des gens fourbes qui cherchent des récréations dans la boisson, la pipe et la fainéantise." Ce rapport était adressé à l'orateur de la chambre d'assemblée de l'Etat.

Les Canadiens aux Etats-Unis comme ailleurs ont assez de cœur pour sentir le rouge leur monter à la figure lorsqu'on les soufflète.

Des protestations énergiques se sont élevées de toutes parts contre cet odieux langage et elles ont trouvé un écho dans la chambre d'Assemblée de Massachusetts. J'ai sous les yeux un document officiel de cette chambre (No. 442) qui contient.

1o—Les résolutions passées à une assemblée de la Société St. Jean Baptiste de Lowell, signée J. W. Paradis, président et J. H. Guillet, secrétaire;

2o—Les résolutions d'un *mass meeting* de Lowell, tenu le 5 mai, signées J. H. Guillet, président et E. H. King, secrétaire.

3o—Les résolutions adoptées à une réunion de l'association des jeunes gens catholiques de Lowell.

4o—Les résolutions adoptées à une assemblée publique des Canadiens Français de Hudson.

* *

Le langage de ces divers documents est ferme et digne et produira un bon effet sur le public américain.

En voici le sens: Nous sommes au nombre de 400,000 dans les Etats de l'Est, il peut y avoir des exceptions, mais en somme notre race est industrielle, infatigable au travail, morale et religieuse.

Nous savons apprécier les institutions civiles et politiques qui nous régissent.

Nous sommes arrivés depuis peu

d'années pour la plupart et nous comptons plusieurs centaines d'électeurs dans certains centres, comme à Lowell.

Nous avons des sociétés littéraires qui nous fournissent des moyens d'amusements d'un ordre autre que celui que mentionne le col. Wright. Nous avons des séances littéraires, musicales et dramatiques.

Nous apprécions les bienfaits de l'éducation pour nos enfants et les démarches faites auprès des autorités municipales dans l'intérêt de l'éducation de nos enfants sont là pour le prouver.

* *

Les journaux canadiens et même américains ont publié des articles très bien faits pour venger nos compatriotes de l'insulte qu'on leur a faite, de sorte que le col. Wright n'aura pas réussi dans ses tristes efforts pour préjuger l'opinion du public américain contre nous.

CARA LIMPIA.

INFORMATIONS SPECIALES.

A NOS LECTEURS.

I

Avec la présente livraison de l'Album des Familles se termine le premier semestre de cette année.

Quoique nous ayons déjà que trop compromis notre tranquillité et nos moyens de fortune pour rendre cette publication digne des suffrages de nos compatriotes, nous sommes cependant décidé à travailler davantage, s'il le faut, pour perfectionner cette œuvre si chère à notre cœur et à notre ambition; mais pour cela il nous faut absolument l'appui de tous les abonnés, comme nous l'exprimions le mois dernier, et que ceux qui nous doivent aient à s'empresser de solder leur compte au plus tôt.

Si la plupart de nos abonnés retardataires avaient vraiment à cœur la réussite de cette œuvre, nous ne serions pas contraint de leur faire appel si souvent, et nous n'aurions pas sur les bras des dettes contractées pour le soutien de cette publication, qu'il nous faut payer incessamment.

II

Malgré le désir que nous avons de conserver tous nos abonnés, nous sommes cependant forcément obligé d'annoncer que nous suspendrons l'envoi de l'Album à tous ceux qui n'auront point payés d'ici au 25 Juin l'abonnement de la présente année ou au moins le semestre actuellement échu; cependant la Prime ne sera expédiée qu'à ceux qui payeront l'année entière.

D'après nos livres de comptes, il appert qu'il y a 400 abonnés qui n'ont pas encore payé l'abonnement de l'année dernière, et près de 750 qui doivent l'abonnement de la présente année, le tout s'élevant à une somme d'environ \$2,000. On doit comprendre combien cet état de chose nous place dans la gêne, et que c'est à force de sacrifices que nous pouvons rencontrer tant bien que mal nos engagements de chaque mois.

Il nous est pénible de faire un tel aveu, mais cela est devenu nécessaire pour la justification de nos remarques et pour notre propre satisfaction, surtout en ce moment où nous recevons l'appui d'amis dévoués pour améliorer notre publication.

III

Un obstacle qui entrave notre entreprise, et que nous devons constater de suite, c'est l'habitude que l'on a en certains lieux de prêter l'Album à des voisins capables de s'y abonner. Ce système est blâmable, car il préjudicie aux intérêts de l'entreprise, et un tel abus ne devrait jamais exister.

Comme l'exprime si exactement le *Messenger*, de Lewiston, on crie bien fort quand un journal tombe; on accuse le propriétaire de malhonnête parce qu'on a payé 3 mois ou 6 mois d'abonnement d'avance, et qu'on se trouve à perdre quelques sous; mais on ne réfléchit pas que le propriétaire a contracté des dettes qu'il lui faut payer, et que le journal pour lequel on a pu payer le prix d'un seul abonnement, on le faisait lire à des dizaines d'amis, on le passait à tous les locataires, à tous les pensionnaires d'une maison: et que pour prix d'un seul abonnement on faisait perdre à l'éditeur du journal des dix, quinze ou vingt abonnés!

Ce qui est vrai pour un journal politique, l'est davantage pour une publication littéraire, qui n'a pas, elle, d'autres revenus que celui des abonnements annuels.

Espérons que ces remarques seront prises en bonne part, et que nos amis vont travailler plus que jamais, pour

répandre d'avantage cette publication et lui assurer toute la vitalité nécessaire, et que les abonnés retardataires vont s'empresse de payer leur abonnement afin de nous rendre facile la tâche ardue qui nous incombe pour le soutien de cette publication.

NOS ILLUSTRATIONS.

Le projet que nous avons soumis privément à la plupart de nos abonnés, il y a quelque temps, et dont nous avons fait allusion dans la dernière livraison de l'Album, a reçu spontanément l'appui de plusieurs abonnés et autres, mais cet appui n'ayant pas été assez général pour assurer définitivement la réussite du projet en question, nous laisserons ouverte cette souscription durant tout le mois de Juin, afin de permettre à ceux qui auraient le désir de contribuer à cette œuvre d'y joindre leurs offrandes à celles déjà reçues.

Nous remercions bien cordialement les abonnés qui nous secondent dans notre projet, ainsi que les personnes bienveillantes qui, n'étant point abonnées à l'Album, ont versées entre les mains de nos correspondants leurs offrandes pour le même but. Sous ce point de vue, on ne saurait trop louer cette bienveillance, puisqu'elle s'exerce sans autre intérêt que celui de voir prospérer une publication utile à la société canadienne et catholique de ce pays.

Nous publions ci-après les noms de nos abonnés et autres, et le mois prochain nous continuerons à publier les noms de ceux qui viendront contribuer à l'œuvre proposée.

ENTENDONS-NOUS.

Si le projet concernant les Illustrations de l'Album réussit, comme nous l'espérons, il pourrait arriver que la livraison du 1er de Juillet prochain ne dût paraître qu'avec celle du 1er août, réunies ensemble, afin d'avoir le temps de recevoir de Paris les clichés que nous nous proposons de faire venir pour la publication de nouveaux Romans à publier, tels que *Fœdora*, la Nihiliste, grand drame plein d'actualité, par A. de Lamotte, et le *Martyr d'un Père*, par Raoul de Navery.

Ces deux grandes œuvres littéraires, splendidement illustrées par les artistes les plus en renom, seront pour les abonnés et lecteurs de l'Album une compensation aux légers sacrifices qu'ils s'imposent en ce moment, dans l'intérêt de la bonne lecture.

SOUSCRIPTION SPECIALE
EN FAVEUR DE L'ALBUM DES FAMILLES, POUR SES ILLUSTRATIONS.

1.—Messire P. Sauré, Ste. Marie de Rouville.....	\$2.00
2.—Messire R. A. Noisieux, Ste. Geneviève de Batiscan.....	0.50
3.—Messire D. Maréchal, St. Jacques de l'Achigan.....	1.00
4.—Messire F. Pilote, St. Augustin de Portneuf.....	1.00
5.—Messire Jos. Botrassa, St. Bernard de Dorchester.....	1.00
6.—Mr. P. L'Espérance, Québec.....	1.00
7.—Mr. F. Vézina, Québec.....	0.50
8.—Messire P. de Villers, Ste. Gertrude.....	1.00
Delle. Léonie Leblanc, Inst.	} (Non abonnées.)
Delle. Odélie Lefebvre, Inst.	
Delle. Hedwige L'Heureux, Inst.	
Delle. Emilie Picher, Inst.	
Delle. Anna Bourgeois, Inst.	1.25
9.—M. A. R. Barbeau, Montréal.....	0.50
10.—Mr. Louis A. Towner, Mantena (Ill.) Etat-Unis.....	0.50
11.—Mr. Joseph Langlois, St. Colombe de Sillery.....	0.50
12.—De Mr. I. Bourguignon, agent, St. Jean Dorchester :	
MM. Guillaume Laroque.....	} (Non abonnées.)
A. Maguire.....	
Jos. Lord.....	
Jos. O'Caïn.....	
P. Simard.....	
Chas. Arpin.....	
Louis Decelles.....	
Ignace Destroismaisons	
Alphonse Decelles.....	
Frs. Chartier.....	
Madame N. Prairie.....	
Jos. Bourguignon.....	
Thomas Sheridan.....	
David Lefebvre.....	
Juben Simard.....	
Jos. Laliberté.....	
L. Brennan.....	
J. B. Lalme, (abonné).....	
13.—De M. Laurent Couture, de St. Magloire :	
MM. Louis Lacasse.....	} (non abonnées.)
Norbert Mercier.....	
14.—Mr. F. X. Valade, Longueuil.....	0.50
15.—Mr. L. N. Morin, Lake City, Colorado.....	2.00
16.—De Mr. L. J. O. Sirois, du Collège de Rimouski :	
MM. L. J. O. Sirois, (abonné).....	} Etudiants au Collège, (non abonnées.)
J. D. Rioux.....	
Ovide Côte.....	
Elias Morris.....	
Chas. Gauvreau.....	
A. Lévesque.....	
J. Engène Martin.....	
Paul E. Rioux.....	
Sam. Rioux.....	
Dosithee Fournier.....	
Homuaid Fiset.....	
L. J. S. Sirois.....	
17.—Messire Geo. L. Lemoine, Québec.....	1.00
18.—De Mr. Bazile Fréchette, St. Nicolas :	
MM. Louis Lagueux.....	} (non abonnées.)
Joseph Plante.....	
Alcide Demers.....	
Germain Demers.....	2.00
19.—De Mr. Louis Fréchette, Agent, St. Nicolas.	
MM. Ulric Duval.....	} (non abonnées.)
Louis Duval.....	
Vital Plante.....	
W. Fréchette.....	
20.—De Mr. Charles Langlois, Québec :	
MM. Chas. Langlois, (abonné).....	} (non abonnées.)
G. Ach. Langlois.....	
Josephine Langlois.....	
Pimodan Langlois.....	
21.—De Mr. Pierre Campbell, St. Sébastien :	
MM. P. Campbell, (abonné).....	} (non abonnées.)
J. E. Godreau.....	
S. G. Trudeau.....	
George Fort.....	
Philias Bronillette.....	
Alphonse Tétrault.....	
J. B. Létourneau.....	1.25
22.—De Mr. N. Gaboury, Québec :	
MM. Chas. Villeneuve.....	} Du "Co-cle Commercial," (non abonnées.)
N. Gaboury.....	
G. A. Langlois.....	
Eugène Roy.....	
S. Robin.....	
Elz. Breton.....	
L. C. Marcoux.....	
Theoph. Beland.....	
Eug. Pampaion.....	
Eug. Bélanger.....	
E. F. Lavoie.....	
D. Bedard.....	
Aug. Lepage.....	
Jos. Martel.....	
A. Renaud.....	
Geo. D. Lachaine.....	
L. U. Renaud.....	
Cléo. C. Morency.....	
Louis Laperrière.....	
N. A. Gauvreau.....	
Oscar Archambault.....	2.50
23.—De Mr. J. N. Archambault, Wilman-tie, Etats-Unis :	
MM. J. N. Archambault, (abonné).....	} (non abonnées.)
John B. Vallée.....	
Art. Lusier.....	1.00
24.—De Mr. L. Z. Mathieu, Montréal :	
MM. L. Z. Mathieu, (abonné).....	} (non abonnées.)
T. Aquin, (non abonné).....	
25.—De Mr. Louis Raymond, Agent, Aurora, Etats-Unis :	
MM. L. Raymond.....	} (non abonnées.)
Ciriac Albert.....	
26.—De Mr. F. X. Chadillon, de Ste. Cunégonde :	
MM. Edmond Paquin, } Bergeron.....	} (non abonnées.)
Joseph Dubé, } commis.....	
Louis Lachance.....	
27.—De Mr. Elzéar Pelletier, Fraserville :	
Messire F. X. L. Blais.....	} (non abonnées.)
MM. W. Fraser.....	
M. Deschesnes.....	
E. Talbot.....	
J. O. Fontaine.....	
F. X. Côté.....	
L. E. Hudon.....	
Un Ami.....	
A. Lebrun.....	
Mad. G. Pelletier.....	
J. Elz. Pouliot.....	
Louis Dugal.....	
Lucien Pratte.....	
Elzéar Pelletier.....	
N. G. Pelletier.....	
28.—Mr. Prudent Leclerc, Percé.....	0.25
29.—Messire L. A. Dequoy, St. Placide.....	1.00
30.—Mr. Eugène Gauthier, St. Paul d'Abbotsford.....	0.25

FAITES ABONNER VOS AMIS A
L'ALBUM DES FAMILLES
Durant le MOIS de JUIN.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Pároisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.
L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL et Cie., No. 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des Annonces pour cette Revue Mensuelle Illustrée, à **NEW-YORK.**

Aux Annonceurs d'Ontario.
L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER, No. 29, Rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des Annonces pour cette REVUE Littéraire Illustrée, à **Toronto.**

L'ALBUM, se trouve dans la salle de Lecture (Reading Rooms) de M. M. HENRY F. GELLIG & Cie., 449 Strand, Londres, en **Angleterre.**

J. CHAPLEAU & FILS
IMPRIMEURS ET RELIEURS
31 & 33 RUE COTTE
Montreal.

Nous attirons l'attention des lecteurs de l'Album des Familles sur les avantages qu'offre notre établissement:

Bas Prix,

*Caractères neufs et de Première classe,
Papiers de premier choix,
Promptitude et exactitude,*

SPÉCIALITÉS: LIVRES ET PAMPHLETS.

Plus de vingt-cinq années d'expérience recommandent notre maison au patronage du public.

Les ordres par écrit sont exécutés avec attention et livrés au temps convenu.

Toute soumission demandée sera promptement faite.

IGNACE C. ST. AMOUR

Seul Agent de l'Album des Familles pour Montréal,

No. 344 RUE AMHERST.

EN VENTE

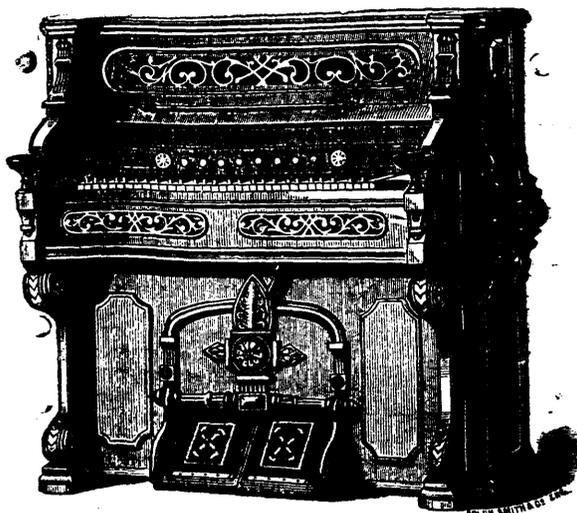
LA PREMIÈRE ANNÉE

DE

L'Album des Familles

Prix: \$2.00.

DOMINION ORGAN CO. Bowmanville, Ont.



Philadelphie, 1876.

Sydney, Australie, 1877.

Paris, France, 1878.

Toronto, 1879.

Les Orgues de la Puissance ont remporté le premier prix partout où elles ont été exhibées.

Instruments pour Salons et Eglises.

Les personnes qui ont l'intention d'acheter, ainsi que les artistes et les amateurs, sont spécialement invités à examiner ces instruments.

Garanties pour 5 ans. Prix réduits.

PRIX DE 50 A \$1,200.

OFFRES AVANTAGEUSES POUR QUELQUE TEMPS SEULEMENT.

Pour introduire ces instruments dans le District des Trois-Rivières, nous les vendrons moyennant une partie comptant et la balance payable \$10 par mois.

HATEZ-VOUS D'EN PROFITER.

Ecrivez pour Catalogues.

L. E. N. PRATTE,

Agent Général pour la Province de Québec.

Entrepôt Général pour la Province, No. 280, Rue Notre-Dame, chez A. J. BOUCHER, Montréal.

Succursale: No. 3, Rue du Platon, Trois-Rivières.

Nouvelle Publication.

La Bible

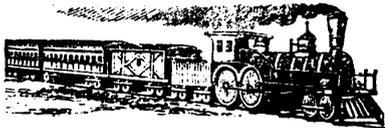
ne suffit pas pour enseigner les vérités nécessaires au salut.

C'est une des meilleures conférences du célèbre PÈRE DAMEN, S. J. Elle contient des preuves irréfutables à la portée de tous, de la nécessité de l'Eglise enseignante.

Envoyée par la poste au prix suivant :

\$3.50 le cent.
5 sous chaque exemplaire.

S'adresser à
L. G. GLADU, O. M. I. Hull, P.Q.



CHEMIN DE FER de Q.M.O. & O.

CHANGEMENTS D'HEURES.

A PARTIR DE

LUNDI, 16 MAI 1881.

Les trains partiront aux heures suivantes :

	EXPRESS.	MAILS.	MIXTE.
D'Hochelega pour Ottawa.	5.15 pm.	8.30 am.	
Arrivant à Ottawa.	9.45 pm.	1.00 pm.	
D'Ottawa pour Hochelega.	4.55 pm.	8.10 am.	
Arrivant à Hochelega.	9.25 pm.	12.40 pm.	
D'Hochelega pour Québec.	10.00 pm.	3.00 pm.	
Arrivant à Québec.	6.30 am.	9.25 pm.	
De Québec pour Hochelega.	10.00 pm.	10.10 am.	
Arrivant à Hochelega.	6.30 am.	4.40 pm.	
D'Hochelega pour St. Jérôme.			5.30 pm.
Arrivant à St. Jérôme.			7.15 pm.
De St. Jérôme pour Hochelega.			6.45 am.
Arrivant à Hochelega.			9.00 pm.
D'Hochelega pour Joliette.			5.00 pm.
Arrivant à Joliette.			7.25 pm.
De Joliette pour Hochelega.			3.40 am.
Arrivant à Hochelega.			8.15 am.

Les trains quittent la Gare du Mile-End, dix minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passagers il y a des magnifiques Chars-Palais et des Char-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à Ottawa ou revenant correspondent avec ceux de Québec, aller et retour.

Les trains de Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 heures p.m.

Les Trains voyagent sur le temps de Montréal.

A Ottawa, pour billets et renseignements s'adresser à Charles Desjardins, Agent de la Compagnie au bureau pour la vente des Billets, 100 Elgin, Ottawa.

Bureau Général 13 Places d'Armes.

BUREAU DES BILLETS :

13 Place d'Armes. } MONTREAL.
202 Rue St-Jacques. }

A QUEBEC :—VIE-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS,

L. A. SENÉGAL.

Surint. Gén.

Le meilleur Journal! Essayez-le!

Il est magnifiquement illustré.

36e Année.

"LE SCIENTIFIC AMERICAN."

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Ils contiennent aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, et les Sciences Sociales, l'Histoire Naturelle, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie., Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes.

En rapport avec le *Scientific American* MM. Munn et Cie., se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi, sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, au Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & CIE.,
37 Park Row,
New-York.

BONNE CHANCE

DANS LES CANTONS DE L'EST.

AIME DION

Marchand-Pailleur

ET DE

MARCHANDISES

SECHES

TELS QUE

- Etoffes à Robes, Indiennes, Coton,
- Chemises blanches et de couleur,
- Chemises de travail,
- Cravates, Collets, Gants,
- Chapeaux pour hommes, Dames et enfants.
- Tweeds, Etc., Etc.,

RUE DU DEPOT

En face du Collège des Frères,

ARTHABASKAVILLE, P. Q.

Aussi.—MOULINS A COUDRE, en vente à des conditions faciles de paiement.

Afin de procurer à M. DION l'avantage de prouver qu'il vend à meilleur marché que qui que ce soit, et que ses marchandises sont de première qualité et choisies avec goût. Une visite est respectueusement sollicitée.

ARGENT COMPTANT.

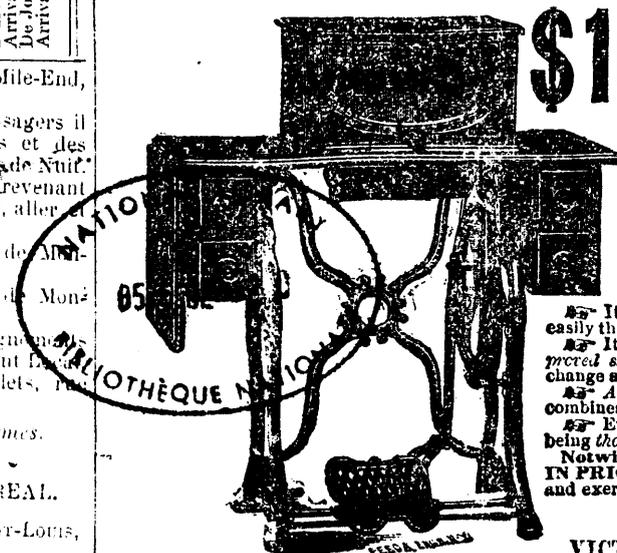
M. DION se chargera de la confection des habits, à très bon marché, que le tweed soit acheté chez lui ou ailleurs.

\$10. SAVED!

Buy the IMPROVED

VICTOR

Sewing Machine.



It is so simple in construction and runs so easily that a child can operate it.

It has the straight, self-setting needle, our improved shuttle, with a perfect tension, which does not change as the bobbin becomes exhausted.

All the wearing points are adjustable, and it combines every desirable improvement.

Every Machine is sent out ready for use, after being thoroughly tested.

Notwithstanding the GREAT REDUCTION IN PRICES we continue to use the best material and exercise the greatest care in their manufacture.

VICTOR SEWING MACHINE CO.,

Western Branch 6 Ave, 391 West Madison St., Chicago, Ill. PRINCIPAL OFFICE and Manufactories, Middletown, Conn.